

Libretto

CHARLES PALLISER

LE QUINCONCE, II

Les Faubourgs de l'enfer

roman

Traduit de l'anglais par
GÉRARD PILOQUET

Libretto

Titre original :
The Quincunx
The Inheritance of John Huffam

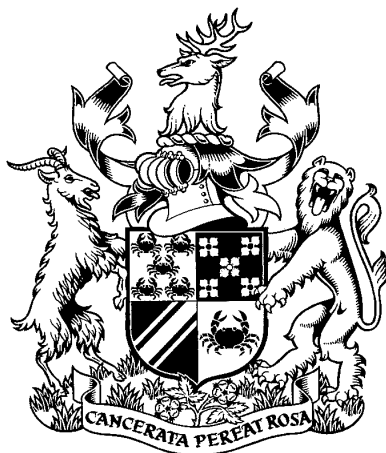
Canongate Publishing Limited, Edinburgh.
© Charles Palliser 1989.

© Éditions Phébus, Paris, 1993, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-165-5

Né en 1947 à Boston aux États-Unis, Charles Palliser a vécu en Angleterre dès l'âge de huit ans et est diplômé d'Oxford. Ce professeur de littérature dans une université écossaise devint célèbre en 1989 en publiant chez un petit éditeur d'Édimbourg, dont il fit aussitôt la fortune, un premier roman au titre mystérieux : *Le Quinconce*. Fruit de plus de douze années de travail, cet ensemble de mille cinq cents pages est traduit dans le monde entier.

LIVRE DEUXIÈME
LES MOMPESON



PREMIÈRE PARTIE



ESPOIRS DÉÇUS

I

Cheminant dans la rue bordée de hautes maisons cossues au coin de laquelle nous nous tenons, l'allumeur de réverbères souffle dans ses mains afin de les réchauffer, puis reprend son échelle pour se porter vers le lampadaire suivant. Et tout au long de la rue naissent ainsi de minces pointes de lumière qui s'embrasent fugacement, en un brusque éclair, pour s'apaiser dans l'instant et ne plus répandre qu'une douce lueur. Marchant en file et privée de son chef, sur le pavé passe à présent une humble et loqueteuse famille de tristes créatures que l'exil a chassées d'Érin, notre île sœur infortunée. Pauvres hères au ventre creux, transis de froid ! Si proches des temples de l'oisiveté et de la dissipation ! Mais détournons-nous de leur passage, notre propos étant de retrouver Wealth, Arrogance et Power.

Nous voici de nouveau devant la demeure des Mompesson, que cette fois fait resplendir une débauche de girandoles, car ce soir Lady Mompesson reçoit. On devine aisément comment se passent les choses : Weipert et son orchestre exécutent des quadrilles, les laquais ont revêtu leur livrée d'apparat, les extras engagés par l'entremise d'une agence font de leur

mieux pour donner l'impression d'appartenir à la maison et d'y savoir la place de chaque objet, mais ne cessent de se bousculer les uns les autres et de faire irruption dans telle ou telle pièce qui n'est pas la bonne. Les salons de réception sont illuminés d'abondance, et il y flotte cette légère odeur de miel que dégagent des chandelles coulées dans la meilleure cire. En bref, tout ce que peut offrir l'insolence de la richesse lorsque la sempiternelle corruption exhibe tous ses fastes, et que...

Mais suffit, car les belles tournures ne sont point de mise ici. Brisons là, donc. Et venons-en aux faits. Rien qu'aux faits. Sans digression aucune.

Il doit se faire près de dix heures lorsque le sieur Barbellion (alias Power), descendu d'une simple voiture de place sous l'œil condescendant des garçons d'écurie et des valets de pied qui gardent l'escalier, est reconnu par le majordome et prié d'entrer. Il gravit les marches et, dans le grand salon où se pressent des gentilshommes en tenue de cour avec leurs épouses vêtues de soie et parées de bijoux, il s'avance vers Lady Mompesson (alias Arrogance), qui pour sa part le regarde avec une expression aussi proche de la surprise que l'autorise la bonne éducation.

– C'est pour moi un plaisir inattendu que de vous voir ici, monsieur Barbellion, déclare-t-elle d'une voix qui manque de chaleur.

À ce propos le teint de l'homme de loi paraît s'empourprer, et il n'est pas hors de saison d'imaginer qu'il s'en offusque. Mais qu'à cela ne tienne. Ainsi vont les choses.

Toujours est-il que ce qu'il formule revient à dire :

– N'eût été une affaire des plus urgentes, madame, je n'eusse point pris la liberté de pénétrer céans. Mon agent arrive sur l'instant de Melthorpe par la chaise de poste : Mrs Mellamphy, puisque tel est le nom qu'elle se donne, s'est enfuie.

– Enfuie ! Mais pour aller où ?

– Pour venir à Londres. Cela mis à part, je ne sais rien d'autre.

– Vous ne savez rien d'autre, monsieur Barbellion ? reprend-elle d'un ton glacé, en même temps qu'un sourire courtois se dessine sur son visage tandis qu'elle esquisse une révérence en direction d'un gentilhomme en grande tenue d'ambassadeur de Sa Majesté Impériale, lequel passe à l'autre bout de la pièce.

– Mon homme a perdu sa trace, madame, je le crains fort, se risque à déclarer le sieur Barbellion.

– C'est inadmissible. Il était fort bien payé pour sa peine.

– Madame a sans nul doute raison, répond le sieur Barbellion en accompagnant son propos d'une légère inclinaison du buste.

– Et... comment se fait-il qu'il ait fait preuve de si peu de vigilance ?

– Ce matin aux petites heures, la personne qui l'informe lui a fait savoir à son auberge, *La Rose et le Crabe*, que Mrs Mellamphy venait de partir pour Londres. Comme bien vous pensez, il s'est tout aussitôt lancé à la poursuite du coche de nuit, pour constater en rattrapant la voiture que ni cette dame ni son fils ne comptaient parmi les voyageurs. Subodorant qu'ils avaient loué une chaise particulière, mon homme a accompli tout le trajet, jusqu'à Londres, s'arrêtant à chaque relais pour s'enquérir des fugitifs. Mais nulle part il n'a trouvé trace d'eux.

– Je vois, dit Lady Mompesson en tapotant des doigts son éventail. Mais en ce cas, qu'est-ce donc qui vous permet d'affirmer qu'elle est venue ici, à Londres ?

– Je me fonde sur les confidences qu'elle a faites à la personne qui me tient au courant de ses faits et gestes.

– Ne vous est-il pas venu à l'esprit qu'elle a pu mentir ? Je la tiens pour fort habile à parler sous le masque.

– Cela me semble peu vraisemblable, lady Mompesson. Mon agent ayant très tôt été mis au fait du départ de Mrs Melamphy, il l’aura plus probablement dépassée sur la route.

– Dépassée! C’est inouï! Mais alors, si elle est ici, il faut la retrouver. Tant qu’elle possédera ce codicille...

Elle n’achève pas sa phrase et l’homme de loi l’approuve d’un signe de tête.

– Vous avez bien fait de m’en avertir, monsieur Barbellion, poursuit-elle. Sir Perceval ne comprend pas toujours que cette affaire exige d’être menée avec des précautions extrêmes.

– Sir Perceval n’est pas homme de détours, et en cela il honore la bonne vieille tradition de la noblesse anglaise, mais en l’occurrence il convient en effet d’agir de façon plus... circonspecte.

– Tel est précisément mon avis. Mais dites-moi, monsieur Barbellion, selon vous, qu’est-ce donc qui l’aura poussée à fuir? Aurait-elle constaté que votre agent la surveillait? Car il semble bien qu’il s’y soit pris de façon fort malhabile.

– Selon moi, si elle s’est enfuie, c’est parce qu’on avait tenté d’enlever son fils le jour même où je suis allé lui faire visite. Elle m’a d’ailleurs accusé d’avoir ourdi la chose. Absurde! Comment imaginer que je puisse m’entremettre dans une affaire de ce genre et m’exposer si périlleusement!

– J’expliquerais plutôt sa fuite par la crainte que vous lui inspirez, monsieur Barbellion. D’après l’un des propos qu’elle a tenus lorsqu’elle est venue au domaine de Mompesson il y a deux mois, elle s’est mis en tête, j’en suis sûre, que vous agissez pour la partie adverse.

– C’est donc cela! s’exclame le sieur Barbellion. Voilà qui éclairerait bien des choses d’un jour neuf.

– Quoi qu’il en soit, je suis fort alarmée d’apprendre que la partie adverse a découvert le lieu de sa retraite et tenté de s’assurer de l’enfant.

– Certes. À vrai dire, je crois bien que si la partie adverse a

fait cette découverte, c'est grâce aux indiscretions de l'homme de loi de Mrs Mellamphy.

– Vous nous aviez pourtant donné l'assurance, à Sir Perceval et à moi-même, que cet homme... quel est son nom, déjà, Sumptious?

– Sancious, murmure le sieur Barbellion.

– C'est cela même... l'assurance que nous pouvions, sinon nous fier totalement à cet homme, à tout le moins lui accorder un certain crédit.

Le sieur Barbellion n'est guère à son aise. Assurément il aurait dû montrer plus de circonspection... Mais laissons là cet aspect de la question.

– Je crains de m'être mépris, lady Mompesson, fait-il d'une voix éteinte. Ayant eu l'impudence de découvrir je ne sais trop comment le lieu où se cachait Mrs Mellamphy, et comprenant l'importance de ce renseignement, sans nul doute il l'aura monnayé à la partie adverse.

Au même instant, Sir Perceval, étendu sur un sofa près de la porte de la salle attenante, aperçoit l'homme de loi, et lui fait signe de s'approcher.

– Cela m'inquiète grandement, déclare Lady Mompesson. Ah! Sir Perceval vous a vu. Encore un mot avant que vous n'alliez le rejoindre. C'est à propos des précepteurs et des gouvernantes. En la matière, nous avons décidément joué de malchance.

– C'est ce que je me suis laissé dire par Assinder. Mais Mr David Mompesson est maintenant tout à fait remis, n'est-ce pas?

Lady Mompesson pince la bouche.

– Oui, certes, mais ce n'est pas de ce regrettable incident que je voulais parler. Je faisais allusion au précepteur de Tom, qui lui aussi nous a quittés, mais dans des circonstances différentes, puisqu'il n'avait rien commis de répréhensible. Simplement, il a pris en mauvaise part ce que Sir Perceval

tient pour une frasque d'adolescent. Mais, les choses étant ce qu'elles sont, il nous faut trouver un autre précepteur. Voulez-vous bien vous charger d'en chercher un... un qui cette fois soit jeune, et doué d'un naturel plus robuste ?

– Je me chargerai de le trouver, lady Mompesson. Ah ! ceci encore, avant de prendre congé de vous : j'ai reçu de Hougham d'assez fâcheuses nouvelles. Les loyers d'automne sont à présent perçus, et Assinder me dit que la rente a encore baissé. Je crains fort que la somme ne soit dérisoire. Toujours la même chose : impossible de trouver des tenanciers qui acceptent de prendre à bail une ferme qui rapporte à peine de quoi payer le loyer !

– Je croyais que Mr Assinder s'occupait de la question des pauvres domiciliés sur le domaine ?

– À cet égard, lady Mompesson, il assure faire diligence autant qu'il est en son pouvoir. Mais en même temps je dois aussi vous avertir de nouveau de...

Il s'interrompt pour la regarder attentivement.

– Je suis disposée à reconnaître que, pour ce qui concerne le sieur Assinder, vous voyez juste, dit-elle. Mais je vous mets en garde : Sir Perceval se refuse obstinément à entendre le moindre mot qui soit en la défaveur de cet homme.

Derechef Sir Perceval appelle le sieur Barbellion, cette fois en accompagnant son geste d'un mouvement de tête impatient. L'homme de loi s'incline devant Lady Mompesson, qui d'un sourire glacé lui signifie qu'il peut disposer, puis il traverse la salle pour aller trouver le baronnet.

II

Durant la nuit nous changeâmes deux fois de chevaux, encore que tout ce dont je me souviens, ce soit d'avoir été tiré à demi assoupi de l'obscurité de la voiture pour être

porté dans la lumière crue d'une salle d'auberge. Quand je m'éveillai pour de bon, ce fut pour constater que j'étais appuyé contre l'épaule de ma mère, qui, elle, dormait encore profondément. De l'autre côté se tenait, assoupi lui aussi, un sieur d'un certain âge dont je ne pouvais m'empêcher de regarder fixement la bouche, laquelle ne cessait de s'ouvrir et de se refermer avec une extrême lenteur. Le petit matin était grisâtre, sinistre, car le beau temps de la veille s'était envolé... à moins que nous ne l'eussions laissé derrière nous durant ce voyage vers le sud. Le ciel était bas, sombre, il bruinnait par intermittence, et l'on pouvait croire que nous étions soudainement passés de l'éclatante fin de l'été à la morne grisaille de l'automne. Le voyage se poursuivit la journée et la nuit suivante, et si d'abord tout avait été pour moi objet d'émerveillement, l'ennui et le confinement de la voiture cahotante ne tardèrent pas à me plonger dans le désenchantement.

Au point du jour, le coche franchit la vaste porte voûtée d'une cour de relais. Tirée de son sommeil, ma mère regarda par la fenêtre.

– Dans quelle ville sommes-nous ? demanda-t-elle, à moitié éveillée.

– Hertford, fit le vieillard, qui lui aussi venait d'ouvrir les yeux après un ultime ronflement. *Le Dragon Bleu*.

Ma mère sursauta, retrouvant soudain tous ses esprits.

Au même instant le garde nous beugla que l'arrêt serait de cinq minutes, et en toute hâte nous descendîmes du coche pour nous précipiter vers la salle des voyageurs (où, à ma grande surprise, un homme se confia aux soins du barbier dans un coin cependant que nous nous restaurions en buvant du café).

– Nous sommes presque arrivés, fit ma mère.

– Qui connaissez-vous à Londres, maman ? dis-je.

– Personne, si ce n'est Mr Sancious. Je vais aller le voir

dès que possible pour prendre son conseil et lui demander comment nous arranger de si peu d'argent.

Alors, et pour la première fois, je parlai d'un sujet qui depuis quelque temps me pesait sans que j'en dise rien :

– Maman, dis-je, l'idée ne vous est-elle jamais venue à l'esprit que Mr Sancious ne s'est peut-être pas bien conduit à notre égard ?

Oui, elle y avait songé, reconnut-elle, et maintenant que nous venions d'aborder cette question, ce fut en toute franchise que nous en débattîmes, nous demandant si c'était de bonne foi qu'il nous avait conseillés de façon si désastreuse. Je rappelai à ma mère, qui de son côté insistait sur le fait qu'il n'avait pas le moindre motif à nous duper, l'histoire que nous avait contée Mrs Digweed, dont le mari avait perdu tous ses fonds dans une spéculation immobilière : j'avais pour seule fin de lui laisser entendre que l'entreprise dans laquelle on nous avait incités à mettre notre avoir n'avait peut-être été, dès l'origine, qu'une escroquerie. Puis je soulignais tout ce qu'avait de suspect l'attitude de Mr Sancious, qui tenait tant à savoir si nous n'avions rien qui pût être négocié, et je lui demandai si, selon elle, il avait pu apprendre par un quelconque moyen que nous possédions le codicille, objet d'un grand prix pour certaines personnes.

Cette question la plongea dans une durable perplexité.

– Tu as peut-être raison, finit-elle par dire. Sans doute est-ce lui qui nous a trahis, encore que je ne voie vraiment pas comment il aurait bien pu trouver le moyen de prendre langue avec notre ennemi. Mais il est vrai qu'il a toujours su mon véritable nom, et que cela a pu l'aider.

J'eus beau faire, je ne pus la décider à me révéler ce qu'était – selon sa propre expression – « notre vrai nom », mais je me doutais que celui-ci commençait par la lettre C, et qu'il s'agissait de celui que j'avais découvert bien des années auparavant, à l'époque où je ne savais pas encore lire couramment.

– Et maintenant, maman, quel nom allons-nous porter ?

Elle me regarda avec étonnement.

– Qu’entends-tu par là ?

– Si quelqu’un nous recherche, je crois que nous ferions mieux d’en changer.

– Changer de nom ! Quelle étrangeté qu’il faille précisément qu’ici même... murmura-t-elle avant de s’interrompre.

Je savais qu’elle ne me dirait rien de ce que signifiaient ces mots, dont le sens ne devait m’apparaître que bien des années plus tard, mais elle convint avec moi d’adopter un nouveau nom, et nous songeâmes alors à prendre celui d’Offland, un petit hameau situé près de Melthorpe, que souvent nous étions donné pour but de promenade. Les noms... quelle bizarrerie, me disais-je, tout en me répétant pour moi-même « John Offland, John Offland »...

– Nous n’avons donc maintenant plus personne chez qui nous puissions aller, dis-je. Sauf la veuve d’oncle Martin.

– Voyons, Johnnie, tu n’y songes pas ! C’est à peine si je la connais. Elle était toute jeune du temps où je n’étais encore qu’une petite fille.

– Mais elle était votre cousine, non ?

– Oui, je crois. Nous étions apparentées, mais pas de façon directe, puisque mon père ne connaissait pas le sien. Et puis, à l’époque où elle a épousé oncle Martin, mon père et lui se sont fâchés, et par la suite je n’ai guère eu l’occasion de la revoir.

– Pourquoi se sont-ils fâchés ?

– Ne cherche pas à le savoir pour l’instant, Johnnie. C’est une très longue histoire. Un jour tu sauras tout de cette affaire.

J’allais lui demander ce qu’elle avait voulu dire par les quelques allusions qu’elle avait laissé échapper, mais notre conversation fut interrompue par le garde venu nous annoncer que le coche allait repartir. Le sieur d’un certain âge qui

durant la nuit avait occupé le siège faisant face au nôtre ne revint pas prendre sa place, mais deux autres passagers, une dame vêtue avec distinction, accompagnée d'un garçon de quelques années plus jeune que moi, montèrent dans la voiture, et de nouveau ce fut le départ.

La dame (elle portait le nom de Popplestone et voyageait avec son fils David, nous avait-elle dit en se présentant, ce qui avait obligé ma mère à lui déclarer, non sans une certaine gêne, qu'elle se nommait Mrs Offland et moi Johnnie Offland) ne tarda guère à entamer la conversation, et très rapidement ma mère et elles s'étaient liées d'amitié.

Longtemps avant d'apercevoir la ville de Londres, mon odorat m'en annonça la proximité, car une âcre fumée de charbon de terre se mit à me picoter de plus en plus les narines et l'arrière-gorge. Puis je vis, posé sur l'horizon et grossissant de plus en plus, le nuage sombre que formait le panache s'élevant de centaines de milliers de cheminées. À présent les villages, étirés le long de la route comme s'ils craignaient de renoncer à sa protection, étaient de moins en moins éloignés les uns des autres. Bientôt ils devinrent si nombreux, et si réduits les intervalles qui les séparaient, que je ne pus m'empêcher d'assurer en m'exclamant que nous étions bel et bien arrivés à Londres, ce qui amusa tant ma mère que l'aimable dame et son fils. Non, me corrigea-t-on, il nous restait encore de la route à parcourir. Plusieurs fois je répétai ma bévue, car je ne pouvais croire que les rues bordées de boutiques et de jolies maisons que je voyais se succéder presque sans interruption étaient simplement celles de villages qui s'étaient agrandis à la périphérie de la capitale.

L'émoi de ma mère, je le voyais bien, était presque égal au mien.

– Quelle ville! murmura-t-elle, les yeux brillants. Jamais je ne l'aurais crue si grande.

Cependant, nous finîmes par passer l'octroi, qui à cette

époque était situé sur la rue Neuve, et mes compagnons de voyage me déclarèrent que cette fois nous étions bel et bien à Londres. À présent je m'émerveillais de constater que nous longions quantité de rues qui se faisaient suite, sans pour autant gagner l'autre extrémité de la ville ni en ressortir. En outre, jamais encore je n'avais vu ou imaginé semblables rues. Leur largeur me stupéfiait, tout comme me stupéfiaient la hauteur des édifices, l'importance de la circulation, la diversité des transports – somptueux carrosses tirés par des chevaux dont je voyais la queue onduler avec panache, dédaigneusement, me semblait-il, lorsqu'ils nous dépassaient, voitures de place en piteux état, haquets à charbon tout noirs, énormes fardiers chargés de grumes – et la foule des piétons se pressant sur les trottoirs, telles deux multitudes s'élançant dans des sens opposés.

Au bout d'une heure ou presque nous nous engageâmes dans une voie plus large encore que les autres. Regent Street, me précisa Mrs Popplestone, mais je ne me souvins pas d'avoir lu ce nom sur le plan de la capitale auquel je tenais tant. (Et pour cause, puisque cette rue n'avait été bâtie qu'après la date où remontait ma carte.) À présent le coche avait ralenti et n'avancait guère plus vite qu'un homme à pied, tant il eût été dangereux de rouler à plus vive allure au milieu de la foule et de l'encombrement qui envahissait la chaussée. On se fût cru sur une place de marché grouillant de monde. Des garçons au teint cireux, vêtus de manteaux noirs et de calottes rondes et plates, les cheveux disposés en deux tresses leur tombant sur les joues – « des juifs », chuchota ma mère – s'affairaient parmi les voitures pour proposer les menus articles qu'ils avaient à vendre : oranges, pains d'épices, noix, canifs, carnets et plumiers. Des hommes de tous âges jetaient des feuilles imprimées, par les fenêtres, à l'intérieur des voitures, et lorsque dans la nôtre j'en ramassai une, je constatai qu'il s'agissait de l'annonce d'une pièce dramatique. (Enfin j'allais

voir un vrai théâtre!) D'autres personnes encore se hâtaient en plein milieu de la chaussée au péril de leur vie, munies de pelles et de baquets. J'avais l'impression de vivre quelque chose d'un peu irréel. Le grondement et le ferraillement des véhicules circulant sur les pavés, les cris des vendeurs ambulants, le tintement des clochettes agitées par les marchands de gazettes, tout cela m'emplissait d'un mélange de ravissement et de crainte.

Puis nous fûmes pris dans un embarras et nous dûmes nous arrêter au milieu d'élégants véhicules dont jamais je n'eusse pu soupçonner le nombre et la diversité. Sur notre droite roulait un magnifique landau peint en rouge, splendidement poli, et portant sur son flanc des armoiries qui ornaient aussi la housse frangée de fils d'or recouvrant le siège du cocher. À l'arrière se tenaient, de part et d'autre de la voiture, deux valets de pied portant tricorne et vêtus de pourpoints dont l'éclat était rehaussé par d'énormes épaulettes dorées, chacun tenant à la main, inclinée au-dessus du toit, une canne à pommeau d'or. Tous deux regardaient fixement devant eux, tels des aveugles. De l'autre côté de notre coche se montrait un équipage plus brillant encore, puisqu'il comptait, outre les deux valets de pied, un jeune page en gilet rayé, coiffé d'une petite perruque. Debout sur le marchepied, il saisit mon regard, et la façon qu'il eut alors de sourire me le fit prendre en haine.

Mais mon étonnement fut porté à son comble par l'éclat des lampes à gaz, éclairant les rues et les vitrines des boutiques, et qu'en ce jour sombre et pluvieux de septembre on avait allumées de fort bonne heure. C'était en effet pour moi une grande nouveauté, car à cette époque le système d'éclairage au gaz était bien loin de s'étendre jusqu'à notre village. En regardant ma mère, je vis que ses joues avaient rosé, comme si elle était sous l'empire d'un trouble identique.

– Que de lampadaires! s'exclama-t-elle. Voyez ces vitres de

boutiques tout illuminées ! La dernière fois que je suis venue ici, seules trois ou quatre rues, du côté de St James, étaient éclairées au gaz de ville, et l'on pouvait compter sur une main les boutiques pourvues de vitrines de ce genre.

— Seigneur ! fit Mrs Popplestone tandis que son fils souriait d'un air méprisant, cela doit faire une éternité que vous n'êtes pas venue à Londres.

Ma mère, rougissante, baissa les yeux.

Le coche, qui sur la grand-route avançait à tire-d'aile, donnait l'impression, maintenant qu'il roulait dans les rues de la capitale, de n'être plus qu'un monstre disgracieux et lourd. Constamment nous devons nous arrêter, immobilisés par d'autres véhicules, essuyant les quolibets des cochers. Parfois aussi, aux croisements, nous manquions de peu un piéton qui pour traverser se précipitait devant nous. La voiture me faisait songer aux canards qui nageaient avec tant de grâce sur la mare de notre village, et se dandinaient si maladroitement dès qu'ils regagnaient la berge.

À présent que nous avançons avec une lenteur extrême, j'avais tout loisir d'observer les citadins au milieu desquels j'allais désormais vivre. Dans une rue fort large (Haymarket, m'avait chuchoté ma mère), des gens parés de beaux habits en côtoyaient d'autres en haillons. Frôlant des messieurs et des dames que souvent suivait un valet de pied portant une canne à pommeau d'ivoire, je voyais quantité d'êtres qui ressemblaient à des gueux : hommes attifés de miséreux paletots dont les manches tenaient par de la ficelle, femmes en robes déguenillées, petites filles vendant des fleurs et que je pris pour des mendiants. De toutes parts étaient assaillis la vue, l'ouïe, l'odorat : par les placards et annonces couvrant murs et palissades ; par les crieurs publics agitant leur clochette avant de clamer les nouvelles du jour, un enfant disparu, un navire naufragé, un projet de loi repoussé à la Chambre basse ; par les relents de marrons grillés, de pommes de terre

et de coquillages que faisaient cuire des marchands dont les éventaires se dressaient en plein air.

Nous roulions à présent dans un canton où partout l'on s'employait activement à démolir, car on abattait les écuries royales pour ouvrir là un vaste jardin public. Ma mère observait avec étonnement les alentours comme si elle ne reconnaissait que vaguement les lieux. Sur un soudain coup de corne du garde le coche s'arrêta presque, avant de tourner pesamment pour s'engager sous une haute voûte, suivre un étroit passage et entrer dans la cour d'une auberge à l'enseigne de *La Croix d'Or*.

– C'est ici que nous allons loger ? demandai-je à ma mère tandis que nous rassemblions nos affaires, nous apprêtant à descendre.

– Non, murmura-t-elle. C'est trop onéreux.

– En plus, dis-je, n'importe qui pourrait nous y trouver sans peine. Mais alors, où irons-nous ?

– Je n'en sais rien, me répondit-elle.

– Ma chère, fit alors Mrs Popplestone, qui se tenait près de nous avec son fils et devait avoir surpris ce dernier échange, David et moi allons loger dans une pension de famille des mieux tenues. L'établissement a pour nom *Bartlett*, et c'est dans Wimpole Street. Je vous la recommande. Souhaitez-vous nous y accompagner ? Nous pourrions partager une voiture de place, car nous n'avons pour ainsi dire pas de bagages...

Ma mère accepta son offre et l'en remercia. Mais les choses se compliquèrent lorsque le cocher vit combien nous étions, ainsi que la quantité de bagages que ma mère et moi avions emportés.

– Je peux pas prendre tout ça, déclara-t-il à Mrs Popplestone d'un ton chargé de reproche.

– Alors, c'est tout simple, dit-elle à ma mère. Vous et moi allons partir devant avec les bagages, et les deux jeunes gens

nous suivront à pied. Mon fils sait très bien où se trouve la pension.

C'était là le bon sens même, et il en fut fait ainsi. On chargea nos bagages dans la remise, non sans que j'eusse obtenu, au prix de beaucoup d'insistance, permission d'ouvrir un coffre pour en retirer les feuilles de mon plan reproduisant les cantons du centre de Londres ; les deux dames prirent place, puis maître Popplestone et moi suivîmes le véhicule, sorti de la cour de l'auberge par un autre passage, et peu après nous débouchions sur le Strand, juste en face de la vieille et morne façade d'une vaste demeure surmontée d'un lion sculpté dans la pierre. (Quand j'appris, beaucoup plus tard, qu'il s'agissait là de Northumberland House, je compris pourquoi ma mère avait ressenti un tel émoi en se retrouvant si soudainement dans ce lieu précis.) Mais bientôt la voiture prit tant d'avance que nous la perdîmes de vue, et mon compagnon m'entraîna dans un dédale de ruelles et de traverses.

À force de bifurquer, je ne tardai guère à perdre tout repère, tant j'étais avide de ne rien manquer du spectacle qui m'était offert : lavandières en sabots portant sur leur tête des ballots de linge ; marchands de tourtes vantant à grands cris, ponctués de coups de cloche, l'excellence de leurs pâtés chauds ; étals couverts d'huîtres, de coques, de pommes et de gâteaux ; hommes de peine munis d'un balai à long manche et s'activant à écarter du passage des piétons, à chaque carrefour, le crottin de cheval et la boue. Autre chose encore m'étonnait : dans les rues étroites, encaissées, privées d'air, il me semblait voir le ciel comme au fond d'un puits, et les grilles de fer protégeant toutes les maisons me faisaient songer à des tombes. Londres devait être un lieu fort dangereux, me disais-je, puisque dans les rues principales toutes les boutiques étaient pourvues de barres de défense. Ah, ces boutiques, quelle merveille ! Dans certaines on exposait des gravures, que je contemplais au travers de leurs vitrines. J'eusse aimé

m'attarder devant elles, mais maître Popplestone me pressait de le suivre.

Tout à coup il s'arrêta.

– Attendez-moi ici, me dit-il. J'ai une commission à faire pour ma mère.

Il disparut dans une boutique de modiste et je l'attendis dehors, l'esprit tant accaparé par le spectacle de la rue que je fus brutalement alarmé lorsque je m'avisai qu'un bon laps de temps avait passé depuis que j'étais seul. J'entrai dans la boutique et, n'y voyant point mon compagnon, je m'enquis de lui auprès d'un commis.

– Le jeune monsieur qu'est rentré ici y a un petit moment ? me dit-il. Il est ressorti aussitôt, par la porte de derrière.

Je ne savais que penser de ce contretemps, mais je n'eus pas loisir d'y réfléchir, car je compris tout à coup que j'étais perdu et que je ne savais pas le moins du monde comment m'y prendre pour trouver la pension de famille où était allée ma mère. De plus en plus affolé, je me mis à errer par les rues. À présent il me semblait que c'était à moi que s'adressaient les clameurs des marchands ambulants – «Demandez mes oranges ! Plus juteux, vous ne trouverez pas !» – alors que je pressais le pas, évitant çà et là un vendeur de romances qui me barrait le passage en criant «Trois yards pour un penny¹ !». Je passai à côté d'un étal derrière lequel une grosse femme délurée, le visage grimaçant, brandissait en clamant je ne sais quoi une anguille à demi dépouillée, mais encore vivante et qui se tortillait affreusement, fichée sur une grande broche.

Je tentai de consulter mon plan, mais comme je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais, cela ne me fut d'aucune utilité. Je le montrai à un passant choisi au hasard

1. Autrefois, les chansons populaires, dont le texte était imprimé sur des rouleaux de papier, étaient vendues «au mètre», dirions-nous de nos jours, par des colporteurs. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

dans la foule, mais cet homme, n'ayant jamais vu de carte de sa vie, ne sut pas le moins du monde quel parti en tirer.

Fort heureusement je me souvenais du nom de l'auberge où nous avait conduits notre coche, et je finis par retrouver mon chemin pour regagner Charing Cross. J'attendis une bonne heure à l'entrée de la cour avant de voir arriver une voiture de place et ma mère en descendre.

Elle était dans tous ses états. Elle se précipita vers moi pour me serrer contre elle, en larmes.

– Elle n'est pas ici? geignit-elle.

Quand elle fut en état de formuler des propos cohérents, elle me conta son malheur. Sitôt que la voiture s'était arrêtée devant la pension de famille, Mrs Popplestone avait absolument voulu déboursier le prix de la course, et elle avait demandé à ma mère d'entrer pendant ce temps dans l'établissement pour annoncer au personnel que Mrs Popplestone était de retour et souhaitait qu'on vînt l'aider à porter ses bagages. Ma mère avait donc tout laissé dans la voiture, pour bientôt découvrir avec stupeur que nul, dans la pension, n'avait jamais entendu prononcer le nom de sa compagne de voyage. En regardant la rue elle avait constaté, bien entendu, que la voiture n'était plus là... et que tous nos bagages s'étaient envolés.

– J'ai attendu, attendu, mais elle n'est pas revenue, reprit-elle. Et toi qui n'arrivais pas non plus, Johnnie! Mais il ne peut s'agir que d'un malentendu. Assurément elle va revenir ici lorsqu'elle va constater que je ne suis plus à l'hôtel.

Il me fallut un certain temps pour la convaincre de la vérité: nous avons été littéralement dévalisés. Effondrée, elle se mit à gémir.

– Mais c'est impossible, voyons! Elle n'a pas pu faire une chose pareille. Je me refuse à y croire! Elle était si aimable, si comme il faut! Oh, Johnnie, il ne nous reste plus rien. Que les vêtements que nous avons sur le dos! Plus rien!

Elle ne cessait de se lamenter, de répéter que la fortune nous était contraire, et ces propos m'irritaient au plus haut point, car en mon for intérieur je pensais que nous avions fait preuve d'une folle légèreté en nous fiant à la première personne venue. Voyant bien que tout le monde nous regardait, je menai ma mère à l'intérieur de l'auberge. Le garçon nous demanda ce qui semblait tant nous chagriner, et lorsque je lui contai notre mésaventure, il me dit qu'aller nous plaindre devant un magistrat reviendrait à perdre notre temps. Puis, m'apercevant qu'il ne se souciait pas davantage de nous, je compris que ce qui m'avait semblé être chez lui compassion n'était en fin de compte que curiosité.

Enfin, lorsque ma mère eut repris un peu contenance, nous louâmes une autre voiture en demandant au cocher s'il pouvait nous recommander quelque petit hôtel paisible. C'est ainsi que, peu de temps après, Mrs et maître Offland mettaient pied à terre devant une maison de Clifford Street dont la modeste enseigne annonçait – ou plutôt révélait avec distinction et sobriété – qu'elle portait le nom de *Nevot's Private Hotel*. Là, après que j'eus expliqué à un employé indifférent pourquoi nous étions dépourvus de bagages, nous nous fîmes attribuer des chambres et apporter une petite collation.

À présent nous mesurions pleinement toutes les conséquences de nos pertes : nous étions dépossédés de l'argenterie, de la porcelaine fine et des beaux habits que nous comptions vendre pour avoir de quoi subsister. Comment allions-nous vivre ? Avec toute la prudence requise, j'évoquai la perspective de négocier le codicille à Sir Perceval, mais cette éventualité plongea ma mère dans un excès d'humeur : elle se mit à tenir sur son père des propos d'une rare incohérence et jura ses grands dieux qu'elle aurait le cœur à tout jamais brisé si elle consentait à pareille trahison, au point que je me jurai de ne plus jamais soulever cette question. Au bout d'un certain temps, je lui demandai si selon elle, et eu égard

à notre situation, nous ne ferions pas mieux de nous rendre chez Mrs Fortisquince.

– Oui, je le crois, fit-elle en soupirant.

Et c'est ainsi que dans l'après-midi nous rendîmes à Golden Square, où habitait la veuve d'oncle Martin.

III

Plus nous approchions de Regent Street, plus nombreux se faisaient les gueux. Beaucoup ployaient sous la charge des biens qu'ils possédaient, et j'en demandai la raison à ma mère. Mais pour toute réponse elle se contenta de hocher la tête. Bon nombre de petites filles (certaines étaient bien plus jeunes que moi) vendaient des fleurs. Elles s'abstenaient de nous arrêter pour nous en proposer un bouquet, remarquai-je, mais ne s'adressaient qu'aux hommes. C'est que les hommes étaient d'un naturel plus généreux, sans doute.

La demeure de Mrs Fortisquince se dressait sur le côté ouest d'une place ombragée, à deux pas d'une grande artère que l'on venait de percer, mais l'agitation urbaine ne parvenait pas à troubler l'endroit. Nous trouvâmes, gravé sur une plaque de cuivre neuve, le nom de Mrs Fortisquince, et à notre coup de sonnette une aimable soubrette vint ouvrir. Ma mère lui expliqua qu'elle avait certain lien de parenté avec sa maîtresse, qu'elle était venue inopinément à Londres et qu'elle se nommait Mrs Mellamphy. La servante nous pria de la suivre au premier étage, où elle nous laissa dans un salon. La pièce, dont les murs s'ornaient de coûteux papiers ton-tisses, était élégamment meublée de tables et de fauteuils de noyer, d'une console de marqueterie surmontée d'une psyché, et d'une ottomane couverte de satin. Sur le sol s'étalait un splendide tapis d'Orient, et dans un coin étaient disposés une grande harpe et un piano-forte, sur lequel on avait

placé de jolies pièces de broderie et des livres. Bien qu'il fit chaud ce jour-là, un feu se consumait dans l'âtre. Nous attendîmes sans nous asseoir, écoutant des voix qui résonnaient à distance et le bruit de portes ouvertes et refermées quelque part dans la maison.

Enfin des pas se firent entendre sur le palier, la porte s'ouvrit et une dame entra. Élançée, distinguée, elle n'affichait que quelques années de plus que ma mère, mais son attitude était celle d'une femme beaucoup plus âgée. Elle avait le nez rectiligne, les yeux d'un bleu limpide, la mâchoire accusée, la bouche mince, et portait une robe demi-deuil, assortie d'une coiffe ornée de dentelle noire et de rubans de crêpe. Son attitude de gravité était encore accentuée par le port majestueux qu'elle adopta pour entrer dans le salon et refermer la porte derrière elle. Puis ma mère et elle commencèrent par se dévisager longuement, après quoi Mrs Fortisquince finit par adresser à ma mère un sourire, que celle-ci lui rendit timidement.

– Mary, après tant d'années ! J'ai peine à croire que c'est vous !

Elle fit quelques pas en avant et toutes deux s'embrassèrent brièvement.

– Chère madame Fortisquince ! fit ma mère.

– Madame Fortisquince ? répéta la dame. Fi de ces manières compassées, Mary ! Auriez-vous oublié qu'autrefois vous m'appeliez Jemima ?

– Non, bien sûr que non, Jemima.

– Voilà qui est mieux, ma chère Mary. Mais je vous en prie, asseyez-vous.

Ma mère prit place dans un fauteuil et Mrs Fortisquince, quand elle se fut accommodée sur l'ottomane, se tourna vers moi pour m'examiner. Pendant quelque temps elle m'observa bizarrement, avec sur les lèvres une esquisse de sourire.

– Dieu, qu’il est grand ! C’est presque un homme à présent, fit-elle d’une voix douce.

– C’est Johnnie, dit ma mère.

– Oh que oui, c’est Johnnie ! s’exclama Mrs Fortisquince. La ressemblance est si frappante. Vous ne trouvez pas ?

Elle se tourna vers ma mère, qui baissa les yeux.

– Non, vous ne trouvez pas ?

– Je ne... non, je n’en suis pas certaine.

– Vraiment ? Vous me surprenez. C’est pourtant frappant. On croirait voir en lui votre père.

– Mon père ? Oui, certainement, déclara vivement ma mère en relevant la tête.

À mon grand étonnement, c’était ma mère et non moi que Mrs Fortisquince fixait attentivement.

– Mais je ne retrouve en lui rien de son père, ajouta-t-elle.

Ma mère rougit et de nouveau baissa les yeux.

– Non, rien, n’est-ce pas ? absolument rien, reprit notre hôtesse. Pas le moindre trait. Vous êtes bien de mon avis ?

Ma mère la regarda, craintive, et, après m’avoir lancé un bref regard, porta promptement la main devant sa bouche.

– Mais asseyez-vous donc, jeune homme, me dit Mrs Fortisquince en levant le front.

Je pris place sur le bord du seul fauteuil libre, disposé devant le foyer qui dégageait une forte chaleur, car l’âtre était dépourvu de pare-feu.

– Combien de temps a-t-il bien pu s’écouler depuis notre dernière rencontre ? demanda Mrs Fortisquince d’un ton pensif.

– Bon nombre d’années, fit ma mère d’une voix menue.

– Voyons, que j’essaie de me souvenir, c’était en quelle occasion ?

Je vis ma mère se mordre la lèvre.

– Ah, j’y suis ! lança tout à coup Mrs Fortisquince. Comment

ai-je bien pu faire pour l'avoir oublié? C'était ce fameux soir, si je ne m'abuse...

Ma mère hocha la tête sans mot dire.

– Ma chère, je n'aurais pas dû parler de façon aussi irréfléchie, mais tant d'années ont passé depuis... reprit Mrs Fortisquince, l'air songeur. Et tant d'événements se sont produits! Mais je suis curieuse d'apprendre ce qui vous amène. Quelque chose aurait-il enfin changé dans l'attristante situation de votre pauvre...

– Non, à ma connaissance, rien de tel, la coupa ma mère en me regardant fixement. Johnnie, reprit-elle, ayez la bonté de vous retirer sur le palier et de m'y attendre.

– Je n'en vois pas la nécessité, déclara Mrs Fortisquince. Vous n'êtes nullement tenue de me dire quoi que ce soit.

Je vis de nouveau ma mère rougir.

– Mais j'ai hâte de savoir ce qui vous a conduite ici, poursuivit la dame. Il me semble tellement étrange que vous ne m'ayez point écrit pour m'aviser de votre venue!

– Je n'en ai pas eu le temps et je vais vous en expliquer la raison. Mais, Jemima, je n'ai même pas eu la courtoisie de vous dire combien... combien je comptais à...

Elle n'acheva pas sa phrase et Mrs Fortisquince eut un soupir de tristesse.

– J'en suis profondément affligée, cela va sans dire. Mais cela n'a pas été pour moi une surprise. Quand on a un époux beaucoup plus avancé en âge qu'on ne l'est soi-même, il s'agit là d'une éventualité qu'il convient de toujours prévoir. Mais laissons là mon chagrin et dites-moi ce qui vous a conduite en ville.

– Cela tient en peu de mots. J'ai tout perdu. Johnnie et moi sommes dans le plus complet dénuement.

– Je suis horrifiée de l'apprendre, déclara Mrs Fortisquince d'une voix paisible. Mais je vous en prie, racontez-moi comment pareille chose a pu se produire.

Ma mère lui exposa par le menu notre triste mésaventure et Mrs Fortisquince, qui au début accueillait manifestement les détails du récit avec une grande sérénité, se montra de plus en plus intéressée au fur et à mesure que ma mère lui en révélait davantage. Elle posa de nombreuses questions sur la nature de la spéculation, l'attribution des baux à ferme, la purge des hypothèques et autres subtilités juridiques auxquelles nous eussions été bien en peine de répondre. Semblait tout particulièrement l'intéresser le caractère précis des conseils prodigués à ma mère par le sieur Sancious, ainsi que la nature des obligations financières qu'il lui avait fait contracter et auxquelles à présent, à sa grande hantise, elle devait faire face.

Tant de curiosité de la part de Mrs Fortisquince frappait visiblement ma mère.

– Croyez-vous que Mr Sancious m'aurait dupée ? demanda-t-elle. Johnnie est d'avis que je me garde de lui comme de la peste, car tous ses conseils ont engendré la catastrophe.

– Mais c'est absurde, affirma Mrs Fortisquince, qui me fit un sourire. Que d'imagination chez ce garçon ! Ma chère Mary, je suis sûre pour ma part que Mr Sancious s'est conduit de la façon la plus honorable. Ce genre de spéculations comporte toujours une certaine part de risque, et vous admettez vous-même qu'il ne vous en a rien caché.

– N'est-ce pas ce que je vous ai dit, Johnnie ? fit ma mère en m'adressant un radieux sourire.

– Les spéculations immobilières, expliqua Mrs Fortisquince, se sont révélées extrêmement profitables, mais en même temps elles ont ruiné bon nombre de gens ces dernières années. À mon avis, vous devriez retourner voir Mr Sancious. Il saura certainement vous éclairer de ses conseils et vous aider à tirer le meilleur parti des circonstances actuelles.

– Je vous remercie, Jemima. Je crois que c'est ce que je

vais faire. Et comme si nous n'avions pas déjà essuyé tant de déboires, continua ma mère, il a encore fallu qu'on nous dérobe tous nos bagages lorsque nous sommes arrivés ici.

– C'est épouvantable, fit Mrs Fortisquince sans se départir de son calme.

Nul ne dit mot pendant quelque temps, et, voyant que notre interlocutrice n'était pas disposée à renouer le fil de la conversation, ma mère, les yeux baissés, reprit d'une voix mal assurée, tandis que je me consumais de honte :

– En attendant de recevoir l'argent provenant de la vente de nos meubles, nous n'avons pour vivre que quelques livres. Nous sommes littéralement à bout de ressources.

– Il me soulage grandement de savoir que vous attendez de l'argent, dit Mrs Fortisquince. Être talonné par des créanciers, je ne sais que trop ce que c'est. Vous serez sans doute étonnée d'apprendre que ma situation financière n'est pas des plus brillantes, car feu mon époux – en raison de dispositions peu judicieuses prises par lui ces dernières années – m'a laissée considérablement moins pourvue que je ne le croyais. N'eût été cela, je me serais fait un plaisir de vous venir en aide.

Ma mère, alors, me regarda sans plus chercher à déguiser combien ces propos la décevaient et la blessaient. Je sentis dans son attitude l'humiliation qui l'accablait, et aussi la rancœur qu'elle ressentait envers Mrs Fortisquince.

– Qu'allez-vous faire ? lui demanda celle-ci. Je suppose qu'il vous faudra accepter un emploi de gouvernante ?

– Oui, s'il le faut, répondit ma mère.

– Comme vont les choses ! s'exclama Mrs Fortisquince, dont cette fois le visage s'éclairait d'un authentique sourire. N'est-il pas étrange de penser que j'étais moi-même gouvernante à l'époque où vous étiez la fille chérie d'un gentilhomme fortuné ?

Ma mère ne lui rendant pas son sourire, elle fit un bref mouvement, comme si elle s'apprêtait à se lever.

– Mais c’est fort aimable à vous, continua-t-elle, d’avoir songé à venir me voir si peu de temps après votre arrivée. D’autant que vous avez bien d’autres préoccupations.

– Je pense qu’il est temps pour nous de prendre congé, déclara ma mère, à qui n’avait pas échappé que pour Mrs Fortisquince l’entretien était clos.

– Déjà ? Vous croyez ? fit celle-ci en se levant pour faire tinter la clochette. Mais dites-moi, où logez-vous ? demanda-t-elle d’une voix languide alors que nous nous levions.

Je devançai la réponse de ma mère.

– À *La Croix d’Or*, affirmai-je. À Piccadilly.

Ma mère, consternée, me regarda avec stupéfaction. D’un rapide froncement de sourcils je lui fis signe de ne pas me contredire.

Comme au même instant la jeune soubrette entra dans le salon, Mrs Fortisquince ne s’aperçut de rien. Elle embrassa ma mère et l’accompagna jusqu’au seuil de la pièce pour lui faire ses adieux.

– Songez à revenir me voir, et sans tarder, lui dit-elle.

La brève pause qu’elle avait marquée avant de formuler les trois derniers mots de sa phrase démentaient singulièrement la sincérité de l’invite.

Nous descendîmes les marches et la servante nous accompagna jusqu’à la porte de la rue. Sitôt que celle-ci fut refermée, ma mère ne put se contenir davantage :

– Mais pourquoi es-tu allé raconter pareil mensonge ?

– Elle me déplaisait.

– Mais enfin, peux-tu me dire...

– Pourquoi voulait-elle à tout prix que nous fissions entière confiance à Mr Sancious ?

– Cesse de parler de cela, Johnnie. Tu portes sur Mr Sancious des jugements parfaitement déraisonnables. Et encore une fois, pourquoi ce mensonge ?

– Maman, ne pensez-vous pas qu’elle pourrait être liée à

des gens qui nous recherchent, et que c'est pour cela qu'elle veut savoir où nous trouver ?

– Mais non, Johnnie, certainement pas.

Elle sembla tout à coup hésiter :

– Encore que... cela ne me semble pas impossible.

– Quoi qu'il en soit, nous n'avons rien à gagner en continuant à entretenir des relations avec elle, vous ne croyez pas ?

– Je crois que tu as raison.

– Encore une chose, maman : que voulait dire Mrs Fortisquince lorsqu'elle a parlé de « ce fameux soir » ? Et de qui parliez-vous ?

Elle me serra le bras.

– Pas à présent, Johnnie. Un jour tu sauras tout, je te le promets. Mais ne me force pas à tout te raconter maintenant. Je n'aurais pas dû t'amener ici, seulement je pensais qu'elle...

– Vous pensiez qu'elle ferait quoi, maman ?

– Je pensais qu'à toi, elle viendrait en aide, sinon à moi. Par égard pour les autres...

IV

Bien que cela excitât davantage encore ma curiosité, ma mère ne me dit rien de plus, et c'est en silence que nous fîmes le chemin du retour. Je ne cessais de ressasser la conversation que je venais d'entendre, m'efforçant de trouver une explication qui s'accordât avec ce que je savais, un peu comme si j'essayais différentes clés pour ouvrir une serrure. Qu'avait-il bien pu se produire cette fameuse nuit-là, bien des années auparavant, lorsque ma mère et Mrs Fortisquince s'étaient vues pour la dernière fois ? Et qui était le mystérieux personnage dont celle-ci avait évoqué l'« attristante situation » ? Surtout, surtout, en quoi pouvait bien consister ce mystère

qui entourait mon père? Et quels sentiments pouvait bien nourrir Mrs Fortisquince à l'égard de ma mère... comme envers moi-même?

De retour à l'hôtel, nous fûmes gratifiés d'un fruste souper, puis nous regagnâmes notre chambre. Je fis remarquer à ma mère combien notre linge était sale, et elle m'expliqua que cela tenait à la fumée que dégageait la combustion du charbon dans les innombrables cheminées de Londres. Étendu sur le sofa, j'eus le plus grand mal à fermer l'œil durant cette première nuit passée dans la capitale, car les rumeurs que j'entendais – craquements et grondement des voitures, claquement de sabots ferrés sur le pavé, cris des veilleurs annonçant les heures, suivis au petit matin des appels des colporteurs et du tintamarre des cloches – tranchaient avec les bruits que notre village avait rendus familiers à mon oreille. Éveillé dès avant l'aube, j'écoutais, étendu sur le dos, bruire la vie de l'hôtel, me demandant ce qu'à l'instant même il se passait à Melthorpe. Bissett s'affairait-elle de si bonne heure, comme à son habitude, dans la maison vide? Le bétail se pressait-il déjà sur le chemin pour gagner ses terrains de pâture? Mr Passant était-il en train d'ouvrir sa boutique? J'éprouvais quelque mal à penser qu'au village la vie suivait son cours, comme de tout temps, alors que moi je n'étais plus là.

Après le déjeuner ma mère s'entretint avec le tenancier de l'hôtel et apprit ainsi que, dans la rue voisine, une certaine personne du nom de Mrs Marrables prenait des pensionnaires et avait probablement des chambres à louer. Nous nous rendîmes sans plus tarder au n° 37 de Conduit Street, où la maison nous sembla des mieux tenues, et la propriétaire fort respectable. Mais le seul logement vacant comportait deux chambres et un salon situés au premier étage, sur l'arrière de la maison. Le loyer se montait à quatre livres par mois, somme qui incluait le service de la domestique.

Je tirai ma mère par le bras.

– C’est beaucoup trop, lui chuchotai-je.

– Il faut bien que nous prenions gîte quelque part, me souffla-t-elle.

Aussi, s’en tenant à sa résolution, loua-t-elle les chambres ; mes protestations n’y firent rien : elle régla sur-le-champ le loyer du premier mois.

Comme nous revenions à l’hôtel, je lui fis reproche de cette extravagance.

– Voyons, je ne peux tout de même pas me passer d’une servante, protesta-t-elle. Et puis, Bissett va bientôt nous envoyer de l’argent.

– Oui, mais combien, nous n’en savons rien, maman. Nous devons tout calculer et savoir très exactement ce que nous pouvons dépenser.

– Parfois, à t’entendre, on dirait que tu ne me fais pas confiance, me dit-elle avec amertume.

Ce propos donna lieu à une âpre querelle.

Cependant, lorsque nous fûmes de retour à l’hôtel pour nous acquitter de la somme due et emballer nos effets, elle accepta de s’asseoir à la table et de m’aider à dresser l’état de notre fortune. Il nous apparut que pour l’instant nous étions en possession de vingt-quatre livres – desquelles nous devons soustraire les huit shillings que nous coûtait la location de nos chambres. Bissett, espérions-nous, allait nous faire tenir environ quarante livres. À supposer qu’il en fût bien ainsi, estimai-je, nous ne pouvions cependant vivre sur un tel pied.

– Mais tu n’as pas songé à l’argent que va me rapporter la vente de mes ouvrages au petit point. Je sais admirablement broder, vois-tu, et les pièces de qualité se paient fort cher.

– Maman, en avez-vous l’assurance ?

– Ce que tu me dis est désobligeant, Johnnie, fit-elle. Tu refuses de prêter la moindre qualité à ta maman. Mais en lingerie, je m’y connais. Je sais ce qu’il m’en coûtait de me vêtir quand j’étais jeune fille, et je suis certaine que depuis ce

temps-là les prix ont monté. Et puis, s'il le fallait, je pourrais toujours accepter un emploi de gouvernante.

– Cela vous ferait horreur. Vous ignorez combien ce travail est pénible.

– Mais enfin, Johnnie, qu'en sais-tu ? me répliqua-t-elle avec un sourire pincé.

– Je le sais, voilà tout. La fois où nous sommes allés au domaine de Mompesson, j'ai vu comment Lady Mompesson traitait la gouvernante. Et le jour où je me suis échappé du jardin... vous le rappelez-vous ? Je suis allé voir la petite fille que j'avais rencontrée là-bas et...

– Tu as agi très vilainement, Johnnie, dit-elle sans me laisser aller au bout de mes remontrances.

– Nul ne savait que j'étais là-bas, que Henrietta, protestai-je, indigné. Mais ce que je voulais dire, c'est qu'elle m'a raconté tout ce que sa gouvernante, Miss Quilliam, a dû endurer pour finir par se faire brutalement congédier de façon tout à fait injuste.

Ces propos étant loin de la convaincre, j'avançai un autre argument.

– Soit, supposons que vous puissiez le supporter, où irai-je, moi ?

– Tu seras pensionnaire dans une école. Nous en trouvons une à proximité.

– Je répugne à cette idée. Si vous devez travailler, alors je travaillerai moi aussi.

– Ne dis pas de niaiseries. Tu es beaucoup trop jeune pour cela.

– À mon âge, et même avant, bien des garçons et des filles travaillent. C'est ce que font les jeunes frères et sœurs de Sukey.

– À la campagne, ce n'est pas la même chose. Il suffit de garder les vaches et de s'occuper des champs, ce n'est pas un vrai travail. À Londres, ce n'est pas pareil.

- Je sais. Joey travaille.
- Qui est Joey?
- Joey Digweed, le garçon qui est venu chez nous à Noël avec sa mère, dis-je avec emportement.
- Ah oui, je me souviens, mais les choses sont tout à fait différentes. Et puis, tu gagnerais bien trop peu. Mieux vaut que tu entres dès à présent dans une école, afin de te pourvoir d’une bonne profession et de vivre honorablement. Mais je suis sûre que cela ne sera pas nécessaire.
- Supposons que vous acceptiez d’exercer les fonctions de gouvernante, quel serait selon vous votre salaire?
- Pour le moins trente livres, sachant que je donnais à Mrs Belflower vingt-cinq livres de gages. Il est vrai qu’elle faisait partie de la famille, et qu’elle était mieux rétribuée que ne l’est d’ordinaire une cuisinière.
- Soit, mais alors quelle somme nécessiterait mon éducation dans une école?
- Eh bien, comme tu devras rester dans l’établissement pendant les vacances, tes frais et faux frais devraient se monter à quinze livres. Ajoutons à cela les dépenses supplémentaires – des habits pour toi et moi, les honoraires du médecin et les remèdes, quelques vacances et cadeaux – qui ne doivent guère excéder dix livres. Autrement dit, nous pourrions épargner cinq livres par an, si bien qu’à l’époque où tu seras en âge de te pourvoir d’un état, nous aurons, sans compter l’argent des meubles, une somme d’environ soixante livres, ce qui est plus qu’il n’en faut pour rétribuer un maître.
- Vous croyez que les gouvernantes perçoivent des salaires si élevés que cela? dis-je. Il me vient une idée: pourquoi ne pas vous inscrire dans un bureau de placement? Ainsi vous sauriez au moins quels salaires sont offerts aux gouvernantes, et de plus vous pourriez vous enquérir en détail des emplois vacants, voire accepter celui qui vous conviendrait le mieux.

Ma mère en tomba d'accord, sans grand engouement. Nous descendîmes au rez-de-chaussée, et tandis qu'elle s'acquittait des frais de notre hébergement, pour passer le temps je me rendis dans la salle de l'auberge, où je me mis à feuilleter une gazette. Mon regard fut attiré par les annonces de la première page qui pour la plupart étaient rédigées de la façon suivante : « Établissements d'éducation pour fils d'excellentes familles. Enseignement de qualité. Inscription annuelle : soixante guinées, plus frais accessoires. » L'inscription la moins onéreuse que je pus trouver dans une école londonienne – ou située à moins d'une centaine de milles de Londres – se montait à vingt-cinq guinées. Cependant, d'autres annonces, qui toutes se rapportaient à des établissements scolaires situés fort loin dans le nord du pays, me laissèrent passablement songeur, puisque leur texte revenait à ceci : « Enfants de santé délicate : douze guinées par an. Trente guinées si l'établissement procède aux formalités requises en cas d'évolution fatale. » Je relevai aussi des annonces faisant appel à des gouvernantes, et je constatai que les gages proposés étaient tous compris entre quinze et vingt livres l'an.

Quand ma mère revint, je me hâtai de reposer la gazette. Elle semblait préoccupée et j'en compris vite la raison.

– J'ai dû déboursier quatorze shillings, Johnnie. La vie à Londres me paraît infiniment plus chère que je ne l'avais imaginé. Vois-tu, je crois que nous ferions mieux de nous retirer dans une ville de province.

– Mais si nous sommes venus ici, c'est pour qu'on ne nous retrouve pas, maman ! protestai-je, bien décidé à ne pas renoncer de sitôt à la perspective d'être bientôt citoyen de la capitale.

– Tu as agi en conséquence, Johnnie. Nul ne pourra retrouver notre trace à partir de la *Croix d'Or*. Mais peut-être pourrions-nous nous établir dans une ville agréable. Salisbury, j'en suis certaine, nous ravirait. J'y suis passée une fois, voilà

quelques années. J'ai trouvé la ville admirable avec sa cathédrale et le vieux cloître qui l'entoure, et je me suis dit qu'un jour il me plairait d'y vivre.

– Ou alors Hertford, suggèrai-je en la regardant attentivement. La ville m'a semblé si jolie.

Elle eut un petit sursaut et se détourna.

– Non, pas là, fit-elle.

Nous quittâmes l'hôtel, et peu de temps après nous nous présentions chez Mrs Marrables. Une fois installés dans nos chambres, nous rangeâmes nos quelques possessions et, en qualité de pensionnaires, descendîmes souper dans la salle du bas.

Après quoi, lorsque nous eûmes regagné notre appartement, ma mère se confectionna un grog brûlant.

– Je me sens passablement revigorée à présent, me dit-elle. Je vais écrire à Bissett pour lui dire que nous avons désormais une adresse.

J'avais des raisons de penser que ce n'était pas là une bonne idée, mais j'étais quelque peu réticent à les formuler.

– À votre place, j'attendrais avant d'envoyer cette lettre. Peut-être nous faudra-t-il déménager de nouveau, et à bref délai, sait-on jamais ? Et il serait fâcheux qu'elle envoyât ici un effet de banque si nous n'y sommes plus, non ?

– Que tu es ennuyeux, Johnnie ! Nous sommes installés ici pour un bon moment. Mais soit. J'attendrai. Elle n'aura pas encore eu le temps de tout vendre.

Je proposai que nous nous rendions le lendemain à un bureau d'emploi, et que nous cherchions une école où je pourrais m'inscrire.

– Et pendant que nous serons dans le bureau, dis-je, ne pourrions-nous demander s'il n'y a pas un moyen de retrouver l'adresse de Miss Quilliam ?

Ce propos fit rire ma mère.

– Ainsi, il te suffit de rencontrer une seule fois quelqu'un

pour te comporter comme s'il s'agissait d'une vieille relation !

– Mais nous ne connaissons personne d'autre à Londres !

Voyant qu'elle ne trouvait rien à dire, je répétais :

– Non, personne d'autre. Absolument personne.

– Alors c'est entendu, nous allons tenter de la trouver.

Elle se tut un instant avant de poursuivre d'un ton plus grave :

– Après quoi il faudra que je me rende dans certain lieu...

– Où cela ? lui demandai-je, étonné. Est-ce loin ? Aurons-nous à prendre un coche ?

– Il faudra que je m'y rende seule. Ne me pose aucune question à ce sujet, et promets-moi de n'en rien faire non plus quand je serai de retour.

Voilà qui me rendait fort perplexe.

– Mais... vous m'aviez dit ne connaître personne à Londres, sinon Mrs Fortisquince et Mr Sancious.

– Je t'ai dit que je n'y avais pas d'amis. Et puis, cesse de me questionner, se récria-t-elle.

Voyant qu'elle était d'humeur malgracieuse, je m'empresai de parler d'autre chose.

– Mais si, à Londres nous avons des amis. Vous oubliez Mrs Digweed et Joey.

– Ah oui...

Elle esquissa un petit rire :

– Mais je doute que nous puissions nous recommander d'eux.

Au terme de cette journée fructueuse et bien remplie, je me glissai dans mon lit et ne tardai guère à sombrer dans le sommeil.

Le lendemain matin nous nous mîmes donc en quête du plus important des bureaux de placement, non loin de Wigmore Street.

Chemin faisant, ma mère fit halte devant une vitrine pour m'y désigner des pièces de broderie.

– Regarde. Je sais faire exactement ce genre d'ouvrage. Entrons pour nous enquérir de leur prix.

Ce que nous fîmes, et, constatant que ces articles étaient fort coûteux, nous quittâmes la boutique grandement réconfortés.

Nous aidant de mon plan, nous traversâmes un très vaste canton où rues et places étaient pour la plupart fermées à une extrémité par des poteaux et des chaînes, alors que de l'autre se tenaient, près d'une barrière, des gardiens en livrée autour d'un poste de guet. Au bout d'un certain temps nous constatâmes que nous avions perdu notre chemin. Témoin de notre visible embarras, un homme d'âge moyen, bien mis, vint à nous pour nous demander ce que nous cherchions.

– Wigmore Street? répéta-t-il. C'est la première sur la gauche. Vous voulez vous rendre au Bureau central de Londres?

Lorsque ma mère lui eut dit que tel était bien notre dessein, il la dévisagea avec cordialité.

– Alors, c'est du fond du cœur que je vous plains, fit-il.

– Est-ce donc si abominable? lui demanda ma mère d'une voix mal assurée.

L'homme la fixa attentivement.

– J'ai connu des gouvernantes que l'on traitait comme les plus misérables des créatures, dont on méprisait l'état et que les employeurs humiliaient. Mais il n'en va pas toujours ainsi. Peut-être serais-je en mesure de vous obliger en vous trouvant une place dans une bonne famille.

Ces propos parurent laisser ma mère interdite.

– Vous êtes fort aimable, monsieur, murmura-t-elle.

– Venez, déclara-t-il, et permettez-moi de vous mettre sur la voie de Wigmore Street. Peut-être réussirai-je à vous convaincre de ne pas commettre de regrettables bévues.

Manifestement surprise, ma mère ne mit point obstacle à ce qu'il nous accompagnât.

– Je suis le sieur Parminter, de Cavendish Square, nous dit-il au bout de quelques pas. Permettez-moi de vous donner ma carte. Et n'hésitez pas à venir me voir si je puis vous être de quelque utilité.

Il porta sa main vers sa poche, mais soudain ma mère l'arrêta.

– Je vous en prie, fit-elle, ne vous donnez pas cette peine.

– Mais ce serait pour moi un véritable plaisir que de vous venir en aide, déclara-t-il d'un ton jovial.

À ces mots, ma mère eut un pas de recul, et ce fut visiblement en affectant une certaine morgue qu'elle répliqua :

– Je vous sais infiniment gré de votre aide, monsieur, mais d'ici nous trouverons aisément notre chemin, et je ne voudrais en rien vous importuner davantage.

Et sans lui laisser le temps de répondre, elle s'inclina brièvement devant lui et s'éloigna. Tout en me hâtant pour la rattraper, je me retournai et vis le personnage nous observer avec une expression où je crus déceler un soupçon d'ironie.

– Voyons, maman, lui dis-je lorsque je fus à sa hauteur, pourquoi ne pas avoir accepté l'aide de ce gentleman qui paraissait si courtois ?

Pour toute réponse, elle se contenta de hocher la tête sans ralentir son pas.

Peu de temps après nous étions dans Wigmore Street, où nous trouvâmes sans peine le bureau de placement, sis au second étage d'un immeuble. Le local comportait deux offices, ainsi que l'indiquait une pancarte : l'un pour les employeurs, l'autre pour les gouvernantes. Dans ce dernier, un long comptoir de bois occupait toute la longueur de la

pièce; debout derrière ce comptoir se tenait un clerc qui conversait avec une dame assise tout en consultant de temps à autre les gros registres empilés derrière lui sur des étagères. Un certain nombre de femmes, elles aussi assises, attendaient leur tour, occupant la demi-pièce où nous venions d'entrer. Nous donnâmes notre nom à un commis posté derrière un bureau, près de la porte. Il en prit note, nous désigna des sièges et remit la feuille de papier à l'homme installé au comptoir. Celui-ci se contenta d'y jeter un bref coup d'œil avant de la mettre de côté.

Nous prîmes place sur nos sièges et il nous fallut attendre pendant longtemps; mais enfin on appela le nom d'« Offland » et le clerc ajouta :

– Pressons, pressons, je n'ai pas que ça à faire !

C'était un personnage menu, de mine plutôt lugubre, dont le visage était creusé de traits durs, et qui cachait sa calvitie sous une petite perruque.

– Où donc que vous avez servi, ma'ame Offland ? demanda-t-il quand nous fûmes devant lui, sans même lever le regard du registre sur lequel il était en train d'écrire.

– Servi ?

– Oui, c'est bien ce que j'ai dit : servi.

– Je n'ai jamais servi personne.

Alors pour la première fois il leva les yeux.

– Mauvais, ça !

À cet instant il remarqua ma présence :

– Et lui, là, c'est le vôtre ?

– Oui, fit ma mère.

– Veuve ?

Ma mère rougit et hocha la tête en signe d'assentiment.

L'homme lui lança un regard inquisiteur.

– Il serait pensionnaire dans une école, dit-elle.

– Ça va sans dire, fit-il. Mais malgré tout les familles aiment pas qu'une gouvernante elle ait un enfant. Une gou-

vernante, ça doit être célibataire, c'est comme ça. Et d'abord, vous ne pourriez pas le voir, sauf autorisation spéciale.

– J'ignorais cela.

– Bon, maintenant vous le saurez. Ou alors, mais je devrais pas vous dire ça, vous le passez sous silence.

– Mais... qu'entendez-vous par là?

– Mâtin, mais vous êtes naïve ou quoi? Bon, j'en ai assez dit comme ça. Maintenant, voyons un peu ce que vous avez à proposer. Vous parlez français?

– Oui, dit ma mère.

– Parisien? Le vrai? Comme une qui serait née là-bas?

– Non, pas avec autant d'aisance, admit-elle en hochant la tête.

– Et l'italien? demanda-t-il d'un ton sévère.

– Non, fit-elle, presque en un murmure.

Il ferma la bouche avec une mimique de quasi-résignation.

– Bon. Vous savez chanter, jouer du piano-forte?

– Cela oui, assez bien.

– Je crois pas que vous trouverez à servir, déclara-t-il d'un ton sinistre. Je me demande si ça vaut la peine de vous inscrire. Et puis, avez-vous du répondant?

Voyant que nous ne comprenions pas, il reprit avec irritation :

– Quelqu'un qui se porte garant de vous, quoi...

Ma mère me regarda, consternée.

– Pourquoi n'avions-nous pas songé à cela?

– Mrs Fortisquince, déclarai-je.

Ma mère me contempla avec surprise, ce qui n'échappa pas à l'œil vif du clerc, qui nous lança un regard dubitatif.

– Qui est Mrs Fortisquince, et où demeure-t-elle?

– Cette dame est la digne veuve d'un homme de loi, dis-je. Elle demeure à Golden Square.

L'homme fit claquer bruyamment ses doigts.

– Pff! Votre ma'ame Fortisquince et son Golden Square, même si tout ça c'est dans la City, ça vaut rien! Ce qu'il faut, c'est au minimum un nom titré avec pignon dans le West End!

– Mais... la recommandation de Mrs Fortisquince ne suffirait-elle pas à m'accréditer auprès d'une famille ayant des exigences disons... normales?

– Vous devez sans doute en savoir plus long que moi sur la question, lui fut-il rétorqué d'un ton brutal. Ces familles-là sont encore plus pointilleuses sur le chapitre des recommandations que les aristocrates.

À notre grand effroi il se mit à déchirer et faire une boulette de la page de registre sur laquelle il avait entrepris de consigner les réponses de ma mère.

– Non, fit-il, on peut pas vous inscrire. Pas question.

– Pas question? répéta ma mère.

– Vous pourriez essayer comme bonne d'enfants, ajouta-t-il. Pour ça, la dame Fortisquince vous servirait à quelque chose. Mais ça, les bonnes d'enfants, c'est pas de notre ressort. Allez voir un bureau qui s'occupe de ces affaires-là. Pouvez disposer.

Comme elle se détournait du comptoir, je la tirai par la manche.

– Miss Quilliam, lui dis-je.

– Non, impossible, chuchota-t-elle.

– Vous l'aviez promis, repris-je avec insistance.

De mauvaise grâce elle se retourna vers le comptoir.

– Puis-je solliciter un renseignement? demanda-t-elle. Je souhaiterais retrouver une amie à moi – ou de mon fils pour mieux dire – qui peut-être s'est inscrite chez vous. Elle se nomme Miss Quilliam.

– Ça me dit quelque chose. Mais je sers à quoi, moi, là-dedans?

– Plaît-il?

– À quoi que ça me sert de me donner tant de mal ?

– Il veut de l'argent, chuchotai-je.

– Combien ? me demanda-t-elle dans un souffle.

– Deux shillings, lui soufflai-je, estimant que pareille information valait bien une telle somme.

Ma mère retira les pièces de son réticule et les déposa sur le comptoir. Le clerc se saisit de l'argent d'un geste machinal, tout en s'absorbant dans l'ouverture d'un gros registre posé devant lui. Puis il se mit à suivre du doigt la colonne des noms inscrits sur une page.

– Voilà, finit-il par dire. Je me disais bien que ça me rappelait quelque chose. Elle était inscrite ici du temps qu'elle était au service de Sir Perceval Mompesson. Dans Brook Street et au domaine de Mompesson, à Hougham.

Levant la tête, il eut un regard évasif et sur ses traits se peignit une expression quasiment rêveuse.

– Une maison des plus nobles... Nous y avons envoyé plus d'une gouvernante à l'époque où les deux jeunes seigneurs étaient en âge de s'instruire. Et aussi plus récemment, pour la jeune demoiselle. Oui, plus d'une.

– Pourriez-vous me dire qui l'emploie à présent ? demanda ma mère, le tirant de sa rêverie.

– Ça non, je peux pas, fit-il d'un ton brutal, le visage renfrogné.

– Vous ne pourriez pas regarder ? insistai-je.

– Ça servirait à rien, déclara-t-il. Elle n'est plus inscrite chez nous. Elle est revenue ici il y a un mois ou deux pour se refaire inscrire, mais j'ai rien pu faire pour elle.

Ma mère et moi échangeâmes un regard consterné.

– Je ne comprends pas, fit-elle.

Il nous dévisagea d'un air mystérieux, entendu, se livrant à une manière de mimique qui consistait à se frotter le nez de son doigt épais tout en secouant la tête comme pour mieux se faire comprendre.

– Elle a quitté son emploi sans certificat de bonne conduite, fit-il.

Cela confirmait ce que Henrietta m'avait révélé, mais faisait inopinément obstacle à notre volonté de la retrouver.

– En ce cas, auriez-vous pour le moins l'obligeance de me donner son adresse? demanda ma mère.

– Elle n'en a pas laissé: elle se doutait bien qu'on ne la solliciterait plus.

– Vous ne savez vraiment pas où elle demeure? dis-je.

De mauvaise grâce, il examina la page grasseuse de son gros registre.

– D'après ce que je vois là, avant d'être engagée par la famille de Sir Perceval, elle logeait au n° 26 de Coleman Street. Une adresse convenable, vu que c'est en plein dans la City. Mais rien ne dit qu'elle est encore là-bas.

Il referma bruyamment le registre.

– Voilà, je peux rien de plus pour vous.

– Vous ne cessez pas de nous dire que vous ne pouvez rien pour nous, protestai-je. En ce cas, il ne fallait pas prendre les deux shillings!

– Allez-vous-en! proféra-t-il d'un ton menaçant. Y en a plein d'autres qui attendent.

Ma mère me saisit le bras et nous repartîmes, abattus, vers notre logis.

– Pourquoi s'est-il montré si odieux? demanda ma mère.

– Parce que c'est une brute! m'écriai-je.

– Johnnie, me dit-elle quelques minutes plus tard, s'il faut que j'en vienne un jour à accepter d'entrer au service de quelqu'un, crois-tu que nous pouvons prendre la liberté de nous recommander de Mrs Fortisquince?

Je pris le temps de réfléchir avant de répondre.

– Je ne crois pas qu'il serait prudent de lui dévoiler l'endroit où vous logez, maman.

Elle en convint, et nous continuâmes de cheminer. Nous

rentrâmes et, après le dîner, ma mère, coiffée de son bonnet à brides, s'en alla se livrer à la mystérieuse affaire dont elle m'avait parlé.

En attendant son retour, je tentai de me distraire par la lecture d'un livre qui comptait parmi ceux que j'affectionnais le plus – il n'avait échappé au vol que parce que je l'avais entre les mains ce jour-là –, mais les gravures qui m'avaient tant ravi du temps que je les contemplais à Melthorpe me semblaient à présent tout affadies. Était-ce parce que j'étais à Londres et que l'aventure, désormais mon lot quotidien, excitait mon imagination ? Sans doute. Pourtant, s'il en était bien ainsi, cette maison et cette rue me décevaient, tant elles me semblaient mornes. Je refermai mon livre et vins m'asseoir près de la fenêtre : je voulais regarder le ciel s'assombrir tandis que le soleil descendait sur l'horizon et observer, de l'autre côté de la rue, le lent manège des capuchons de cheminées couronnant les conduits, ainsi que le sautilllement des moineaux dans les gouttières.

Enfin tinta la clochette de l'entrée et j'entendis Jennie ouvrir la porte. Puis ce fut, à l'extérieur de la chambre, un pas léger ; je n'eus pas besoin de contempler longuement ma mère pour deviner qu'un événement s'était produit, qui l'avait profondément bouleversée. Elle ne paraissait pas même me voir tandis qu'elle retirait son bonnet, et j'étais incapable de décider si ce qui lui était arrivé était bon ou fâcheux. Elle était en proie à une sorte de fièvre, comme si l'exaltait un espoir auquel elle ne s'était point attendue, et pourtant l'attristait comme une ombre venue de ce passé qui l'accablait. Quand je m'adressai à elle, elle détourna le regard, et il lui fallut un certain temps pour me répondre. Je dus faire un considérable effort sur moi-même pour tenir ma promesse de ne point la questionner et me contraindre au silence tout le temps que dura notre souper, du pain et du fromage qu'elle avait rapportés.

Ensuite, elle prit place à la table et se mit à remplir son carnet.

Quand, deux heures plus tard, je me glissai au lit, elle écrivait toujours ; et lorsque, plusieurs heures après, quelque chose me tira de mon sommeil, je la retrouvai à la table du salon où je pouvais entendre encore sa plume grattant sur le papier.

v

Je me tourmentais à l'idée qu'il serait sans doute malaisé à ma mère de trouver une place de gouvernante comme elle l'avait imaginé, mais elle était moins soucieuse depuis qu'elle avait décidé de se mettre aux travaux d'aiguille pour gagner sa vie. Aussi parcourûmes-nous, le lendemain matin, Regent Street de bout en bout et dans les deux sens, avant de jeter notre dévolu sur une fastueuse boutique où l'on vendait de la lingerie. À notre arrivée, une employée s'avança vers nous, tout sourire, pour nous saluer d'une brève inclination du buste.

– Bonjour, madame, fit ma mère d'un ton où perçait la nervosité. Voilà... je souhaiterais exécuter pour vous des pièces de broderie fine.

Tout d'abord l'employée ne sembla pas comprendre, et ma mère dut répéter ce qu'elle venait de dire. Alors le visage de la femme s'assombrit et elle s'approcha vivement de nous.

– Ignorez-vous donc qu'il vous est interdit d'entrer ici par-devant ? fit-elle d'une voix sifflante. On ne vous a donc jamais appris ces choses-là ?

– Mais alors... par où ? demanda ma mère, abasourdie.

– Sortez d'ici et faites le tour par-derrière.

Nous tournâmes les talons pour quitter la boutique le plus dignement possible, puis, prenant par une succession de ruelles, nous eûmes le plus grand mal à trouver la partie postérieure de la bâtisse. Ce fut un jeune voiturier, attelé à une charrette à bras chargée de caisses, qui nous indiqua sur

l'arrière une double volée de marches ; quand nous les eûmes gravies, nous débouchâmes dans une vaste pièce nue, ménagée sous les combles, où une vingtaine de femmes – jeunes, pour la plupart – étaient assises autour d'une immense table sur laquelle s'amoncelaient pièces d'étoffes et bobines de fil, et qui tiraient l'aiguille avec tant d'application que c'est à peine si elles levèrent les yeux quand nous entrâmes, à l'exception d'une seule, plus âgée que les autres, et qui, ajustant sa coiffe, se préparait manifestement à sortir.

– Vous venez pour quoi ? demanda une autre femme, qui se leva et s'avança vers nous.

Elle parlait sans même avoir ôté les épingles qu'elle tenait pincées entre ses lèvres.

Ma mère exposa de nouveau sa requête, mais la femme lui tourna brutalement le dos.

– J'ai pas de temps à perdre, grommela-t-elle. Fichez-moi le camp d'ici.

– Vous pourriez au moins être polie quand vous parlez à une dame ! me récriai-je.

Elle se retourna pour lancer d'un ton cinglant :

– Ah, parce que ça, c'est une dame ? J'avais encore jamais vu une dame venir mendier de l'ouvrage.

Ma mère m'entraîna hors de la pièce et nous redescendîmes lentement les marches.

– Pourquoi faut-il qu'elles soient si mal élevées ? fit-elle.

La femme qui s'apprêtait à sortir lorsque nous étions dans l'atelier nous rattrapa près de la porte.

– Voyez-vous, chère madame, déclara-t-elle avec douceur, les ouvrages de broderie fine ne se vendent pas si aisément quand on vient de soi-même les proposer. Aujourd'hui, les dames les font elles-mêmes, et quand elles en achètent, elles font tomber les prix pour ainsi dire à rien.

– Mais il faut que je trouve du travail pour nous faire vivre, mon fils et moi !

– La seule façon, c’est de faire de la couture grossière. Seulement, la saison n’a pas commencé et la demande en couturières se réduit à trois fois rien. Et puis, je ne sais pas si vous pourriez travailler pendant des heures et des heures si vous n’en avez pas l’habitude.

Nous la remerciâmes et elle prit promptement congé de nous.

– Je n’arrive pas à le croire, dit ma mère. Il existe certainement des gens qui ont envie d’ouvrages soignés. Si seulement cette horrible femme ne m’avait pas volé mes affaires, je pourrais leur montrer une pièce de broderie et je suis certaine qu’ils l’achèteraient.

Pourtant, ce que nous avait déclaré cette femme se révéla exact et à tout le moins me fut confirmé – au cours de la semaine suivante ou à peu de chose près – tandis que nous errions d’un confectionneur à l’autre, chez qui souvent nous étions reçus avec une insigne grossièreté, mais parfois aussi avec courtoisie.

Il me soulageait cependant de constater que ma mère, chose étrange, ne se laissait nullement abattre par tant de motifs à découragement. Dans la soirée elle partageait son temps entre la confection d’une pièce de broderie (laquelle, je le supposais, avait échappé au vol) et la rédaction de notes qu’elle consignait dans son carnet.

– Tout ira bien, Johnnie, tu verras. Je sais comment je vais m’y prendre, me dit-elle un soir, alors que je me sentais particulièrement défait d’avoir échoué dans une nouvelle tentative pour la persuader de solliciter l’un des bureaux d’emploi où nous ne nous étions jamais présentés, afin de se procurer une place de gouvernante.

– Qu’entendez-vous par là ?

– Un peu de patience. Tu verras, me répondit-elle, accompagnant son propos d’un mystérieux sourire.

Ce fut à peu près à cette époque que je lui déclarai qu’à

mon opinion nous serions bien avisés de nous mettre en quête d'un foyer moins onéreux sans attendre l'expiration du terme mensuel : en déambulant dans des rues miséreuses, nous avons relevé sur diverses fenêtres des écriteaux proposant des chambres à des prix beaucoup plus modérés. Elle accepta sans enthousiasme, et nous portâmes notre choix sur un logis qui nous parut propre et bien tenu, dans Maddox Street, à peu de distance de celui que nous occupions. Mrs Philliber, la propriétaire, nous fit l'impression d'être une femme agréable et honnête, et nous nous entendîmes avec elle sur le prix d'une chambre pour deux personnes : sept shillings la semaine.

Quant à Mrs Marrables, à qui il déplut fort d'apprendre que nous souhaitions si rapidement cesser de lui payer son loyer, elle refusa de nous restituer notre dû si elle ne trouvait pas un locataire pour nous remplacer jusqu'à la fin du mois. Ce n'était indéniablement que justice, et par chance elle trouva quelqu'un qui était tout disposé à occuper dans l'instant nos chambres contre un loyer supérieur à celui dont nous étions convenus. Elle refusa cependant de nous remettre notre reliquat en totalité, nous révélant ainsi un aspect de son caractère que nous n'avions pas décelé jusque-là.

– Écoutez, madame Offland, il faut que vous preniez en considération tout le remue-ménage et tous les ennuis que j'ai eus. Le temps, c'est de l'argent, voyez-vous. Si je n'en tenais pas compte, ce serait faire bon marché de mes intérêts et de ceux de ma famille.

Mais en déployant beaucoup d'obstination je réussis à la convaincre de nous faire une remise équivalente au loyer d'une demi-semaine, et dans l'après-midi nous pûmes rentrer en possession de notre nouvelle chambre. Néanmoins, en examinant les choses de plus près, il nous apparut d'évidence que ce logis, bien qu'il ne fût éloigné que de quelques rues du précédent, était situé dans un canton beaucoup moins

respectable, et je vis que ma mère en ressentait une vive contrariété.

– Je sais ! m'écriai-je, on va faire une petite fête pour marquer notre arrivée dans notre nouveau foyer.

– Oui, fit-elle en joignant les mains. Je vais nous faire un négus ! Et ce sera comme autrefois. Tu as raison, Johnnie. À partir de maintenant nous serons ici chez nous, et je vais écrire à Bissett de nous envoyer notre argent.

Nous requîmes les services de la jeune servante, que nous envoyâmes chercher deux côtelettes, un peu de brandy pour le négus et quatre pence de petits pains. Pendant ce temps nous mîmes à chauffer deux assiettes derrière le garde-feu et mîmes la chambre en ordre. Quand la jeune fille eut apporté nos emplettes – ainsi que des œufs durs que nous avions achetés à Mrs Philliber –, ma mère fit griller les côtelettes sur un gril improvisé. Ce fut pour nous un vrai plaisir de les savourer. Elles étaient magnifiquement grillées, même si la flamme les avait quelque peu carbonisées à l'extérieur et si leur partie charnue avait conservé une indéniable crudité.

Ensuite, tandis que j'embrochais les petits pains sur une fourchette pour les présenter devant le foyer, ma mère se mit à confectionner le négus. À la regarder faire, je la trouvai soudain innocente, fragile dans sa joie à la perspective du négus que nous allions boire et aussi, je le subodorais, à l'idée d'écrire à quelqu'un qu'elle avait aimé et en qui elle avait placé sa confiance. Je craignais qu'elle n'ait point encore compris combien les choses allaient nous être rendues pénibles, et j'avais le sentiment d'être plus mûr qu'elle. J'avais vu des inconnus l'observer avec une expression si empreinte de froideur et de calcul qu'il me semblait impossible de rien tenir pour acquis d'avance... et assurément pas l'honnêteté de Bissett.

Quand le négus fut prêt, elle m'en servit le tiers d'une timbale et nous levâmes la main l'un vers l'autre, en formulant les vœux d'usage avant de boire le liquide brûlant et odorant.

– Brr! Il a encore plus mauvais goût que d’habitude, dis-je avec dépit.

Elle rit, puis s’assit pour écrire sa lettre.

– Lui communiquerez-vous notre adresse? demandai-je.

– Bien entendu, mon cher enfant. Sinon, où pourrait-elle bien nous envoyer notre argent? Tu poses de ces questions!

J’hésitai à répondre, mais ne pus me décider à le faire. Elle me regarda, appuyant pensivement la plume d’oie contre sa joue.

– Je lui dis de déduire de ce qu’elle nous envoie toutes les dépenses qu’elle a pu faire, poursuivit-elle – arranger la vente, dépenser pour le courrier et ainsi de suite – et aussi de garder un quart de ses gages pour la dédommager de son congé.

Elle écarta de son visage le bec de la plume, où celui-ci avait laissé un petit trait d’encre.

– Cela te semble-t-il juste?

– Assurément. C’est même peut-être plus généreux que nos moyens ne nous le permettent.

– Tu crois que je devrais lui demander de prélever une somme moins considérable?

– Non, je crois que nous devons traiter Bissett honnêtement.

– Oui, Johnnie, me dit-elle, enchantée de ma réponse. C’est exactement ce que je pense moi aussi. En vérité, vois-tu, elle est notre seule amie véritable.

La lettre fut remise le lendemain au bureau de poste. Considérant que Bissett avait eu le temps de vendre le mobilier et de payer les créanciers, nous espérions avoir de ses nouvelles vers la fin de la semaine suivante.

N’ayant toujours point reçu de lettre à cette date, ma mère en déduisit que Bissett, pour régler nos affaires, avait eu besoin de plus de temps que nous ne l’avions prévu. Et puis d’autres soucis plus pressants nous occupaient, d’abord parce que

nous avons eu loisir de constater que notre nouveau logement était sale, fort mal tenu et souvent très bruyant jusqu'à une heure avancée de la nuit, que les servantes, aussi affables fussent-elles, négligeaient leur besogne et avaient l'aspect de souillons, ensuite parce que Mrs Philliber s'adonnait volontiers à la boisson et, en ces occasions, inclinait à faire preuve de grossières familiarités.

Outre cela, pour ma mère, toujours convaincue de pouvoir nous faire vivre en exécutant des travaux de broderie fine, rien n'était plus urgent que de nous mettre en quête d'une école où je pourrais poursuivre mon éducation. Je m'y étais opposé, alléguant l'énormité des frais d'inscription que j'avais relevée dans les gazettes. Mais elle ne voulait pas en démordre.

Le premier établissement scolaire où nous nous rendîmes, sis dans George Street, était tenu par un sieur pourvu d'un appendice nasal écarlate ; il se déplaçait d'une démarche mal assurée, et de surcroît semblait avoir quelque peine à user correctement de la grammaire anglaise. Nous allâmes en visiter un second, dans une rue pouilleuse proche de Fitzroy Square où, quand nous eûmes frappé, un long moment s'écoula avant qu'un rideau crasseux ne s'écartât précautionneusement dans l'encadrement d'une fenêtre. Puis la porte nous fut ouverte par un personnage fluet qui se présenta comme le principal et s'empressa d'ajouter, façon d'entamer la conversation, que jamais encore il ne lui était arrivé de venir introduire des visiteurs. Simplement, il se trouvait que le domestique, la cuisinière et l'aide de cuisine étaient en congé ce jour-là, et qu'il venait précisément d'envoyer la femme de chambre faire des emplettes. Nous entrâmes et, devant notre étonnement à voir un vestibule totalement dénué de meubles, le principal nous expliqua que ces derniers avaient tous été envoyés à un artisan pour être revernés. Après quoi, il nous fit entrer dans la salle de classe, et nous vîmes que l'établis-

sement comptait en tout et pour tout deux jeunes garçons apeurés, maculés d'encre, les doigts crevassés d'engelures, et portant des blouses trop grandes pour eux.

Ce soir-là, je fis comprendre à ma mère que nous serions mieux avisés, étant donné qu'il était absolument illusoire de continuer à prétendre exécuter sur commande des travaux d'aiguille de qualité, d'envisager d'autres façons de gagner notre vie, et par là même, de renoncer à tenter de me faire inscrire dans une école.

– Tu te trompes du tout au tout, Johnnie, me répliqua-t-elle en souriant. Je vais te faire une surprise : je t'avais dit que je savais comment j'allais m'y prendre. Et bien, je l'ai fait. Voilà.

Et elle m'exhiba un ouvrage de *broderie anglaise*^{*1}, et je vis qu'il s'agissait d'une opulente pièce de soie enrichie de fils d'argent et d'or, comparables à celles que plus d'une fois je lui avais vu exécuter à Melthorpe.

– Je croyais qu'on nous avait volé tout ce que nous possédions, dis-je. D'où viennent cette étoffe et ces fils ?

– Je les ai achetés, Johnnie, m'avoua-t-elle.

– Et cela vous a coûté ?

– Trois livres, fit-elle en détournant les yeux.

– Vraiment ?

Je la vis rougir.

– Plus deux livres pour le fil. Mais tu dois bien comprendre que je trouverai assurément de l'ouvrage lorsque je ferai voir cela.

– Engager une dépense pareille sans m'avoir demandé mon avis, vous n'en aviez pas le droit ! me récriai-je, emporté par un accès de fureur devant tant d'inconséquence et de sournoiserie.

1. En français dans le texte, comme toutes les expressions en italiques suivies d'un astérisque (*).

– Si je te l’avais dit, je savais que tu m’aurais empêchée de le faire, confessa-t-elle, au bord des larmes.

Ce fut là l’objet d’une vive querelle, et, sans être réconciliés, chacun de nous s’en alla dormir en sanglotant. Le lendemain matin une sorte de pied de paix se rétablit entre nous et, chacun s’efforçant de se donner la contenance la plus désinvolte, nous partîmes pour New Bond Street. Là, nous entrâmes dans une imposante boutique (par la porte de derrière, il va sans dire), pour nous présenter à la contremaîtresse.

Avant même que ma mère eût fini de s’exprimer, la femme se saisit de la pièce de broderie, qu’elle déroula et tendit devant elle en faisant la grimace.

– Pff! C’était pourtant une belle pièce de soie, et j’aurais pu en tirer quelque chose, seulement vous l’avez bousillée.

Ma mère se figea et ce fut moi qui ripostai :

– Mais enfin, qu’est-ce que vous voulez dire?

La femme ne daigna pas même me répondre.

– C’est ni fait ni à faire. Voyez-moi la taille des points et les ourlets, là, c’est même pas cousu régulièrement. Une des filles de mon atelier, elle me rendrait un ouvrage comme ça, ouste... la porte! En plus de ça que le motif fait province. Allez, reprenez-moi ça et filez.

J’ai peine à décrire notre état d’esprit lorsque nous quitâmes les lieux. Mais le fait est que l’attitude de cette femme nous avait fait oublier notre querelle de la veille au soir et réconciliés. Peine aussi à confesser que nous fîmes de nouvelles tentatives dans d’autres boutiques... avec pour seul résultat d’entendre prononcer le même verdict, bien que formulé la plupart du temps avec moins de crudité.

En sorte que, finissant par accepter l’inanité de ce sur quoi elle avait fondé ses espoirs, ma mère se résigna à se rendre à d’autres bureaux d’emploi, démarche qui me fortifia dans la pire de mes craintes, car nous y fûmes accueillis de la même façon que dans le premier: tant de femmes ayant reçu une

bonne éducation y faisaient acte de candidature que faibles étaient les chances d’y trouver un engagement si l’on ne pouvait produire d’excellentes recommandations et des états de service solidement établis. Dans chaque bureau nous ne manquions pas de nous enquérir de Miss Quilliam et, chose étrange, les employés avaient beau déclarer tout ignorer d’elle, son nom semblait leur rappeler quelque chose sitôt que nous le mentionnions.

Quand ma mère finit par comprendre que lui était fermée jusqu’à la peu enviable perspective de devenir gouvernante, ce fut pour elle un terrible camoufflet. Pourtant nous recommençâmes à faire le tour fastidieux des bureaux de placement, nous résignant cette fois à pousser la porte d’officines sordides ayant pour vocation de recruter des demoiselles de compagnie ou des bonnes d’enfants. Mais même là, faute de pouvoir produire une lettre de références, voire le nom d’une personne honorablement connue – car nous étions convenus de ne pas avancer celui de Mrs Fortisquince –, nous fûmes en butte à d’insurmontables obstacles.

– Avant d’aller habiter Melthorpe, vous ne connaissiez personne ici? demandai-je à ma mère au terme d’une journée au cours de laquelle nous n’avions fait qu’essayer de nouvelles déconvenues.

Elle secoua la tête.

– Mon père et moi vivions très retirés. Nous ne connaissions presque personne.

– Alors, qui donc êtes-vous allée voir un jour, peu de temps après notre arrivée? lui demandai-je sur un ton irrité.

Je la vis frémir.

– Écoute, Johnnie, cela est vraiment sans aucune importance.

Cependant, à supposer même qu’elle eût trouvé un emploi tel que ceux que nous sollicitions désormais, et tenant compte de l’enrichissement du petit capital qu’allait nous envoyer

Bissett, je savais très bien que le salaire offert par les confectionneurs, repas de midi déduit, se montait à dix livres l'an, que l'existence qui nous attendait serait des plus pénibles et qu'assurément il serait impossible d'épargner quoi que ce fût pour mon éducation.

Finalement, comprenant que l'unique façon de gagner quelque argent tenait à ses talents de simple couturière, ma mère retourna à la boutique de confection de Regent Street dans laquelle nous nous étions d'abord présentés, et d'où nous avons été éconduits.

Par chance nous rencontrâmes dans une ruelle, sur l'arrière, la femme qui nous avait courtoisement adressé la parole la fois précédente, à qui ma mère expliqua l'objet de notre visite.

– Montrez-moi vos mains, fit la femme, qui les lui prit pour les examiner. Quelle blancheur, quelle finesse ! s'exclama-t-elle. Regardez les miennes.

Elles étaient dures comme de la corne et criblées de petites inflammations dues aux piqûres d'aiguille.

– Personne ne vous engagera, ma pauvre dame. Jamais vous ne pourrez travailler assez vite. Ni non plus pendant tant d'heures ! Quatorze, au moins, quand c'est pas seize ou dix-sept. Et quelquefois toute la nuit sans qu'on vous prévienne. Et tout ça pour dix shillings la semaine.

Elle me regarda avant d'ajouter en baissant le ton :

– Mais à Londres, une femme peut toujours manger à sa faim quand elle est jeune et qu'elle a un joli visage.

Ma mère rougit, comme si on venait de la complimenter, et cela me parut rassurant. On trouve partout des braves gens et les choses allaient certainement prendre bonne tournure.

À tout le moins, cette femme était dans le vrai en affirmant que ma mère ne trouverait pas à s'employer dans la couture, mais ce ne fut qu'après avoir passé des heures et des heures à parcourir de longues rues grises, sans le moindre succès, que force fut de nous en persuader.

La semaine suivante s'acheva – la troisième depuis l'envoi de notre lettre – sans que nous eussions reçu de réponse de Melthorpe. Ma mère finit par s'en inquiéter, et de nouveau elle écrivit à Bissett. Notre petite épargne fondait à vue d'œil et notre loyer, qui nous avait semblé d'une indéniable modicité lorsque nous avions quitté notre premier logis, nous apparaissait à présent comme une extravagance désormais injustifiable. Pourtant nous hésitions à déménager une fois de plus, eu égard à la perte de temps et au débours que cela nécessiterait, si bien que lorsqu'une petite chambre sous les combles de la maison, et dont le loyer n'était que de cinq shillings la semaine, fut libérée par son locataire, nous obtînmes de Mrs Philliber de quitter la nôtre, plus vaste, pour nous y installer.

Le local, une partie de grenier qu'on avait cloisonnée, était dépourvu de foyer, en sorte que de ce jour nous dûmes manger froid, ou, s'il nous arrivait d'avoir un mets chaud, c'est que nous nous l'étions procuré chez un pâtissier du voisinage. Le temps, encore doux, n'allait guère tarder à fraîchir, et je m'inquiétais à l'idée de passer là l'hiver. C'était une chambrette lugubre, quasiment privée de vue sinon celle des quelques toits environnants, et où ne pénétrait jamais le moindre rayon de soleil. À cela tenait sans doute la morosité de plus en plus prononcée de nos dispositions. Vers la fin de l'après-midi, souvent, ma mère sortait pour se mettre en quête d'un emploi. Alors, un livre entre les mains, je regardais les oiseaux sautiller sur l'avancée des toits, entre les pots des cheminées, tels de minuscules béquillards, avant de déployer leurs ailes pour prendre leur envol et s'effacer de mon champ de vision. Comme je les enviais !

Après avoir passé une partie de la journée à errer dans les rues – car désormais il était hors de question pour elle de louer une voiture de place, même lorsqu'elle se rendait fort loin, et à cette époque les omnibus n'existaient pas encore –, ma

mère s'en revenait épuisée, et bien souvent trempée lorsque le temps était pluvieux. Au fur et à mesure que le froid se faisait plus vif, nous grelottions dans nos minces vêtements d'été, les seuls qu'il nous restait, et nous dûmes écorner gravement notre humble capital pour acquérir des manteaux.

Ma mère avait pris l'habitude de se confectionner chaque soir un bol de négus, mais comme nous devenions de plus en plus démunis, bientôt elle se mit à rogner sur les œufs, puis sur le lait, et enfin sur les épices. Tout se passait comme si, du moins à ce qu'il me semblait, elle tentait, par ce rituel, de se persuader que tout allait pour le mieux. Et le fait est qu'ensuite son humeur s'en trouvait embellie, bien que fréquemment elle ne recouvrât point sa pleine vivacité d'esprit le lendemain matin.

Environ un mois après avoir envoyé la première lettre à Bissett, il ne nous restait plus que quatre livres, et, sans en rien dire à ma mère, je calculai qu'il nous fallait dépenser douze shillings par semaine pour nous loger et nous nourrir. Il m'apparut clairement que si nous ne recevions pas l'argent que nous attendions, il nous serait impossible de continuer à vivre ainsi pendant bien longtemps. Et au creux de l'hiver il nous faudrait de l'argent pour nous chauffer, ou bien nous installer dans un autre logis, car je ne voyais pas comment nous pourrions subsister sans feu.

DEUXIÈME PARTIE



ENTENTE ET SUSPICION

I

Une fois de plus, le sieur Sancious se présente à la porte du n° 27 de Golden Square. Lorsqu'on l'introduit auprès de la veuve, il reçoit d'elle un sourire glacé.

– Eh bien, monsieur Sancious, qu'attendez-vous donc de moi ?

– Cette fois encore il s'agit de Mrs Mellamphy. Disons plutôt... de Mrs Clothier. Vous me voyez au désespoir et je viens me jeter à vos genoux. Il faut à tout prix que je la trouve.

– Bonté divine, monsieur Sancious ! Que d'emportement ! Aurait-elle pris la fuite sans vous régler votre dû ?

Elle l'invite du geste à s'asseoir, et tandis qu'il s'accommode dans un fauteuil, le sieur Sancious fait de son mieux pour entrouvrir ses lèvres et découvrir sa denture.

– Vous plaisantez, madame. Ah, ah ! Non, à vrai dire cette affaire me plonge dans le plus grand embarras. Et c'est peu dire. Elle a disparu et je pense qu'elle est probablement venue à Londres. Il me faut la retrouver.

– Le souci que vous prenez de ses intérêts vous honore. Mais dois-je en conclure qu'elle vous a retiré sa confiance, dont voilà quelque temps vous vous prévaliez ?

Le visage de l'avocat s'empourpre.

– La vérité, madame, c'est que je lui avais conseillé de placer de l'argent dans une certaine spéculation et que cet argent, elle l'a perdu.

– Se serait-elle mis en tête que vous n'avez pas agi honnêtement à son égard?

L'homme de loi ne parvient pas à déguiser son étonnement.

– Vous êtes fort perspicace, madame. C'est exactement ce qui s'est produit. Bien entendu, ses soupçons relèvent de la pure absurdité.

– Bien entendu.

– Avez-vous la moindre idée de l'endroit où elle se trouve?

– Sur ce point, rassurez-vous. Elle est ici, à Londres.

– Ah, Dieu merci!

– Il n'y a pas trois semaines elle était ici, dans cette pièce, et je me suis entretenue avec elle.

– Alors, je vous en prie, dites-moi où elle est.

– Un instant, monsieur Sancious. Il est un certain point sur lequel il est indispensable de bien nous entendre. Je crois que lors de votre dernière visite vous n'avez pas usé de franchise à mon égard.

– Voyons, madame!

– Je vous ai alors demandé si vous aviez réellement à cœur les intérêts de Mrs Clothier, vous en souvient-il? Quelle réponse me feriez-vous si à présent je vous posais la même question?

Tous les deux se dévisagent fixement.

– Je vous répondrais que je les ai tout autant à cœur que vous les avez vous-même.

La jeune veuve sourit.

– Voilà au moins une réponse claire. Mais avant que je ne vous révèle quoi que ce soit, je veux savoir pourquoi vous

tenez tant à la retrouver. Et aussi pour le compte de qui vous agissez.

Le voyant hésiter, elle reprend :

– Allons, un peu de franchise, monsieur Sancious. Vous n'en serez pas radié du barreau pour autant, n'est-ce pas ?

Son interlocuteur se taisant toujours, elle ajoute :

– Ce que je soupçonne, moi, c'est que vous œuvrez dans l'intérêt du sieur Silas Clothier.

– C'est vrai, répond-il, étonné. Alors, puisque vous le savez, vous devez comprendre combien il est vital pour les intérêts du sieur en question d'obtenir le document que Mrs Clothier a en sa possession.

– Le document... répète-t-elle, d'un ton indifférent.

– Celui que les Mompesson tentent de s'approprier, dit-il, pour la bonne raison que cette pièce annihile leur droit de propriété sur le domaine de Hougham.

Il s'interrompt, car brusquement Mrs Fortisquince se détourne de lui.

– Vous ne vous sentez pas bien, madame ? Désirez-vous que je sonne pour appeler votre servante ?

– Non, je me sens tout à fait bien, merci.

Au bout de quelques instants elle le regarde de nouveau.

– Je vous aiderai, monsieur Sancious. Mais je dois vous dire en toute franchise que je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où se trouve actuellement Mrs Clothier. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est à Londres.

– C'est donc en pure perte que je vous ai fait ces révélations ! déclare avec colère l'avocat, qui se lève d'un bond.

– Non, monsieur Sancious. Car je crois pouvoir vous venir en aide. Je suppose que si vous la retrouvez, le sieur Clothier vous en récompensera.

Il hoche la tête en manière de confirmation.

– En ce cas, je suis sûre que nous pourrions en venir à une entente, vous et moi.

Il se rassoit.

– Cependant, poursuit-elle, il est absolument indispensable que Mr Clothier ignore absolument tout de la part que j’aurai prise dans cette affaire.

Il l’observe avec curiosité.

– Cela tient à des événements survenus voilà bien longtemps, et qui pour vous seraient dépourvus d’intérêt. En revanche, il est certaines affaires dans lesquelles vous et moi avons partie liée.

– Chère madame, proclame l’avocat, à compter de cet instant, vos intérêts sont les miens.

II

Déjà novembre tirait sur sa fin, et nous n’avions toujours pas reçu de réponse de Melthorpe ; désormais acculés à une situation des plus fâcheuses, nous n’avions plus de quoi payer le terme de la semaine à venir. Alors qu’approchait cette échéance, j’avais demandé instamment à ma mère de dévoiler le plus vite possible toute la vérité à Mrs Philliber, mais elle s’y était refusée. Ayant renoncé à chercher un emploi, elle passait désormais ses journées avec indolence dans notre chambre, où il faisait de plus en plus froid, en attendant l’heure de se rendre au bureau de poste. Sur le retour, elle se procurait ce qui constituerait notre souper, ainsi que les ingrédients de son négus. C’était dans ces denrées-là que s’était englouti le plus clair de notre argent.

Ma mère avait tenté d’atermoyer en affirmant à Mrs Philliber que nos fonds allaient arriver d’un jour à l’autre, mais un matin, au début du mois de décembre – alors que nous devions à présent une semaine d’arriérés à notre logeuse – celle-ci fit brutalement irruption dans notre chambre.

– Toujours rien, pas vrai ? lança-t-elle.

– Voyons, ne dites pas une chose pareille ! protesta ma mère. Je m’attends à recevoir mon argent demain.

– Non, déclarai-je. Rien ne nous le laisse supposer.

– Johnnie ! se récria ma mère.

– C’est pas que je sois une mauvaise femme, fit Mrs Philliber. Mais j’ai ma famille à m’occuper, et il faut me payer.

Elle jeta un regard circulaire sur la chambre.

– Vous avez bien quelque chose à vendre ?

Apeurée, ma mère suivit le regard de notre logeuse qui examinait la pièce, et je la vis se saisir de la pièce de broderie, pour la cacher à sa vue.

Mrs Philliber nous toisa de son air inquisiteur.

– Ces habits-là, que vous avez sur le dos, ça peut rapporter quelques livres, non ? dit-elle. Et en plus c’est fait pour l’été. Alors que voulez-vous faire de ça maintenant que le froid arrive ? Vous n’avez qu’à les vendre. Comme ça vous pourrez me payer, et même vous acheter des choses toutes faites pour porter pendant l’hiver.

L’idée d’échanger nos vêtements pour de méchantes hardes chez un revendeur répugnait à ma mère, mais au bout de quelque temps nous réussîmes à la lui faire accepter.

– Laissez-moi faire, je m’en vais les vendre à votre place, fit Mrs Philliber. Je vous garantis que moi, j’en tirerai davantage que vous. Et je vous promets de pas vous gruger.

Je me fiais à sa parole : il fut convenu qu’elle prendrait une petite commission sur la vente de nos effets, et que bien entendu elle en déduirait notre loyer. Elle se faisait fort, affirmait-elle, de retirer, quitte et net, cinq ou six livres de la transaction, ce qui nous paraissait plutôt réconfortant, puisque pareille somme pourrait nous faire vivre pendant quelque temps.

Aussi lui donnâmes-nous nos vêtements d’été pour ne conserver que nos manteaux. Alors qu’elle était pour quitter

la chambre, nos effets sur le bras, soudainement elle fixa ma mère, lui désignant le mince étui accroché à sa ceinture.

– Et ça, là, c'est en argent?

– Non, seulement du plaqué.

– J'vous garantis que je pourrais en tirer une livre ou deux.

Et aussi quelque chose de votre bague.

Elle porta son regard sur le cou de ma mère.

– Mais alors là, le médaillon, je vous parie tout ce que vous voulez que c'est de l'argent.

Affolée, ma mère serra vivement son bijou dans sa main.

– Non, il n'est pas question que je m'en sépare.

– Allons, maman, soyez raisonnable! protestai-je.

– Ah, c'est un souvenir sentimental? fit Mrs Philliber sur le ton de la curiosité empreinte de compassion.

– Je... oui, c'est cela, balbutia ma mère.

Notre logeuse hocha la tête.

– Écoutez, chère m'dame, il pourrait bien se faire qu'un beau jour c'est tout ce qui vous empêchera de crever de faim. Et ce jour-là, vous pourriez tirer de ça quatre ou cinq livres. Pas moins de trois, en tout cas. Rappelez-vous bien ce que je vous en dis là.

Sur ces mots, elle se retira.

– Voyons, maman, dis-je, pourquoi vous obstiner sottement à ne pas vouloir vous défaire de ce médaillon?

– Johnnie, je vous interdis de me parler sur ce ton!

– Mais vous ne comprenez donc pas? m'emportai-je. Nous sommes totalement démunis. Et jamais nous ne recevrons l'argent de Melthorpe.

À présent que je venais de m'exprimer avec tant de franchise, j'exprimai une idée à laquelle j'avais souvent songé :

– Et puis, nous devrions nous décider à vendre le codicille à Sir Perceval.

– Non! Tout, mais pas cela!

Une altercation s'ensuivit, et l'un comme l'autre nous

étions d'humeur renfrognée, rancunière, quand Mrs Philliber fut de retour. Nous n'en fûmes pas moins grandement réconfortés par sa visite, car elle avait en tout point tenu parole et, après avoir prélevé son dû et notre arriéré de loyer, elle nous remit une somme grâce à laquelle nous pourrions subsister durant plusieurs mois. En outre, j'étais enchanté par les effets qu'elle avait acquis pour moi : des hauts-de-chausse ornés de ganse, un gilet bleu, une élégante veste assortie, à revers étroits, ainsi qu'un chapeau de castor blanc.

Nous n'en attendions pas moins l'argent de Melthorpe, et il nous arrivait même de nous demander si ma mère, nonobstant la témérité de l'entreprise, ne serait pas bien avisée d'aller aux nouvelles, et de s'y rendre par le coche public s'il fallait réduire les frais du transport. Cependant, le voyage, même effectué sur le toit du véhicule, en « extérieure », ne serait pas revenu à moins de cinq livres, et il nous apparut déraisonnable qu'elle prît un tel risque.

Les semaines qui suivirent ne nous apportèrent pas davantage de nouvelles, et quand approchèrent les temps de Noël ma mère avait perdu tout espoir de trouver à s'employer, faute de pouvoir produire la moindre recommandation. Quelques jours avant la Nativité, elle me déclara qu'à son jugement il serait opportun d'aller présenter nos respects à Mrs Fortisquince. Ainsi pourrions-nous juger de ses dispositions d'esprit à notre endroit quand elle serait mise au fait de notre indigente situation, cela dans l'espoir que peut-être elle se proposerait de nous venir en aide.

Incapable de rien opposer à la sagesse de cette suggestion, j'y mis cependant une condition.

– Excellente idée, dis-je, mais ne lui révélons à aucun prix l'endroit où nous vivons.

Elle m'en donna acte, et me proposa de profiter de notre visite à Mrs Fortisquince pour lui apporter quelque présent.

– Mais comment le pourrions-nous ? lui demandai-je.

Elle se saisit de la pièce de broderie qui lui avait causé tant de rebuffades.

– Elle en sera ravie, j'en suis certaine, me dit-elle d'une voix empreinte de tristesse. Elle a toujours aimé les belles choses.

Ce jour-là nous nous contentâmes d'un repas frugal : un étique poulet que Mrs Philliber avait autorisé ma mère à faire griller sur le feu de sa cuisine avec un peu de hachis acheté chez le pâtissier ; et dans l'après-dînée nous nous mîmes en route, cheminant côte à côte le long des rues désertes.

Ce fut avec un sourire de bienvenue que nous accueillit la jeune soubrette quand nous frappâmes à la porte.

– Oh, madame Mellamphy ! Quel plaisir de vous revoir. Ma maîtresse est absente, mais elle sera désolée de ne pas vous avoir vus, elle qui espérait bien que vous reviendriez. C'est bien souvent qu'elle le répète.

Ma mère me lança un regard rayonnant.

– Peut-être pouvons-nous l'attendre, alors ?

– Hélas, madame, elle est en province et ne reviendra qu'après-demain. Mais laissez-moi votre adresse, je vous prie. Je sais qu'elle avait grand-hâte de vous retrouver.

– Elle s'est absentée pour Noël ? fit ma mère avec étonnement. J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux ?

– Pas du tout.

Et d'ajouter, comme si la chose allait de soi :

– Elle est allée à Canterbury, voilà l'affaire.

Ma mère lui remit notre présent, la priant de souhaiter à sa maîtresse un joyeux Noël de notre part.

– Je n'y manquerai pas, madame Mellamphy. Mais dites-moi où vous demeurez, je vous en prie.

Je touchai le bras de ma mère en guise de mise en garde.

– Nous allons incessamment déménager, fit-elle, se remémorant l'excuse dont nous étions convenus d'avance. Sitôt

que je connaîtrai notre nouvelle adresse, j'en aviserai Mrs Fortisquince.

– Mais dites-moi où vous restez pour le moment, madame. Ma maîtresse m'a expressément recommandé de vous le demander s'il vous arrivait de venir ici en son absence. Je vais me faire réprimander si vous ne me donnez pas votre adresse.

Ma mère me regarda, désespérée.

– Dans quelques jours nous lui ferons tenir un billet pour la lui communiquer, déclarai-je avec grandiloquence, à croire que nous avions une cohorte de valets à notre service.

Puis je pris le bras de ma mère pour l'entraîner dans la rue.

– Vous nous avez magnifiquement tirés d'affaire, Johnnie, me chuchota-t-elle.

– Ce que je me demande, c'est pourquoi Mrs Fortisquince tient tant à nous retrouver.

– Peut-être souhaite-t-elle nous venir en aide?

Elle avait prononcé cette phrase sans conviction, et il m'apparut que dans son esprit nous ne pouvions de toute évidence faire confiance à Mrs Fortisquince.

Puis les mois passèrent, et notre argent continuait de fondre. Nous courions au dénuement, nous marchions vers une misère à laquelle je ne voyais pas la moindre échappatoire, si ma mère s'obstinait à ne vouloir vendre ni son étui ni sa bague.

Souvent je songeais au codicille, dont Sir Perceval, puis le sieur Barbellion nous avaient proposé une somme si élevée. Dix-sept cents livres eussent mis fin à tous nos soucis, et de savoir que, grâce à cet ultime recours, nous pourrions vraisemblablement faire fructifier nos avoirs me semblait plutôt rassurant. Mais en même temps, alors que pourtant j'ignorais les raisons qui poussaient ces gens à tenter d'obtenir à tout prix ce document, me venait confusément l'idée

que nous en dessaisir serait une erreur. Sans doute ma mère avait-elle de solides raisons de ne pas vouloir le céder. Je me souvenais du jour où elle m'avait montré l'étui et parlé de la décision qu'elle voulait prendre. Aux termes de l'alternative, ou bien nous serions riches si elle se séparait du codicille, ou bien nous serions en grand péril si elle se refusait à le faire. À présent il me semblait comprendre : affolée par le vol avec effraction dont nous avons été les victimes, elle avait songé à détruire le codicille. J'avais donc raison de me dire que sa vente serait pour nous le moyen d'entrer en possession d'une jolie fortune !

À présent ma mère passait des heures dans la cuisine de Mrs Philliber, et c'était souvent fort tard qu'elle regagnait notre chambre, en sorte qu'elle me réveillait et qu'elle ne s'endormait pas avant une heure avancée de la nuit. Le lendemain, elle restait dans son lit toute la matinée, se plaignant de maux de tête.

Vers la fin du mois de février nous avons épuisé l'argent que nous avait rapporté la vente de nos habits, et un matin notre logeuse vint nous voir. Après avoir conversé avec elle pendant quelque temps, ma mère consentit, bien à contrecœur, à vendre son étui, qu'elle remit à Mrs Philliber après avoir soigneusement placé le codicille dans la poche de ses jupons, là où elle serrait son carnet et sa bourse.

Depuis un certain temps je me proposais de me défaire de la bague que m'avait donnée Henrietta, et ce jour-là je la montrai à Mrs Philliber.

– Pff ! fit-elle avec mépris. Rien qu'un bout de verre monté sur de l'étain. Ça vaut même pas un penny.

Ce propos me fit rougir, mais je n'en éprouvai pas moins un certain soulagement à l'idée de ne pas être contraint de me séparer de ce gage d'affection, car si cet innocent univers de l'enfance, où nous nous étions déclaré l'un l'autre notre affection, me semblait à présent bien lointain, je ne cessais

de me remémorer avec tendresse la fougueuse petite fille aux yeux noirs.

La vente de l'étui nous rapporta deux livres qui nous firent subsister pendant quelques semaines encore, mais un matin, au milieu du mois de mars, notre sort fut tragiquement bouleversé. J'étais sorti faire l'acquisition de petits pains pour le déjeuner ; au retour je remarquai un homme qui se tenait de l'autre côté de la rue. Je crus bien l'avoir aperçu quelques jours auparavant, et la coïncidence me retint un instant. Néanmoins, j'eus toutes les raisons de n'y plus songer dès lors que je regagnai les combles, car j'y fus le témoin d'une scène des plus déplaisantes. Debout sur le seuil de la porte de notre petite chambre, Mrs Philliber réclamait son loyer dans les termes les plus rudes.

– Je n'ai pas d'argent, je vous l'ai dit ! protesta ma mère.

– Alors, vendez, vendez ce fichu médaillon ! lui cria notre logeuse.

Elle était rouge de colère, et j'avais fini par comprendre combien elle pouvait être redoutable lorsqu'elle se mettait dans cet état.

– Non, ça je ne le peux pas ! Je m'y refuse !

– Alors mettez-le au clou, vous rembourserez le prêt quand vous recevrez ce bon dieu d'argent... si vous le recevez un jour !

– Non, j'ai trop peur. Trop peur de le perdre.

– Dans ce cas, ma bonne dame, débrouillez-vous d'une façon ou d'une autre, sinon, la porte ! Vous et votre sacré gamin.

C'était manifestement moi qu'elle gratifiait de ce dernier propos, car au même instant j'atteignais le palier. Lorsque j'entrai dans la chambre, je vis que ma mère avait enfoui sa tête entre ses bras.

– Acceptez-vous au moins de vous séparer de votre bague ? demanda Mrs Philliber, toujours plantée sur le seuil.